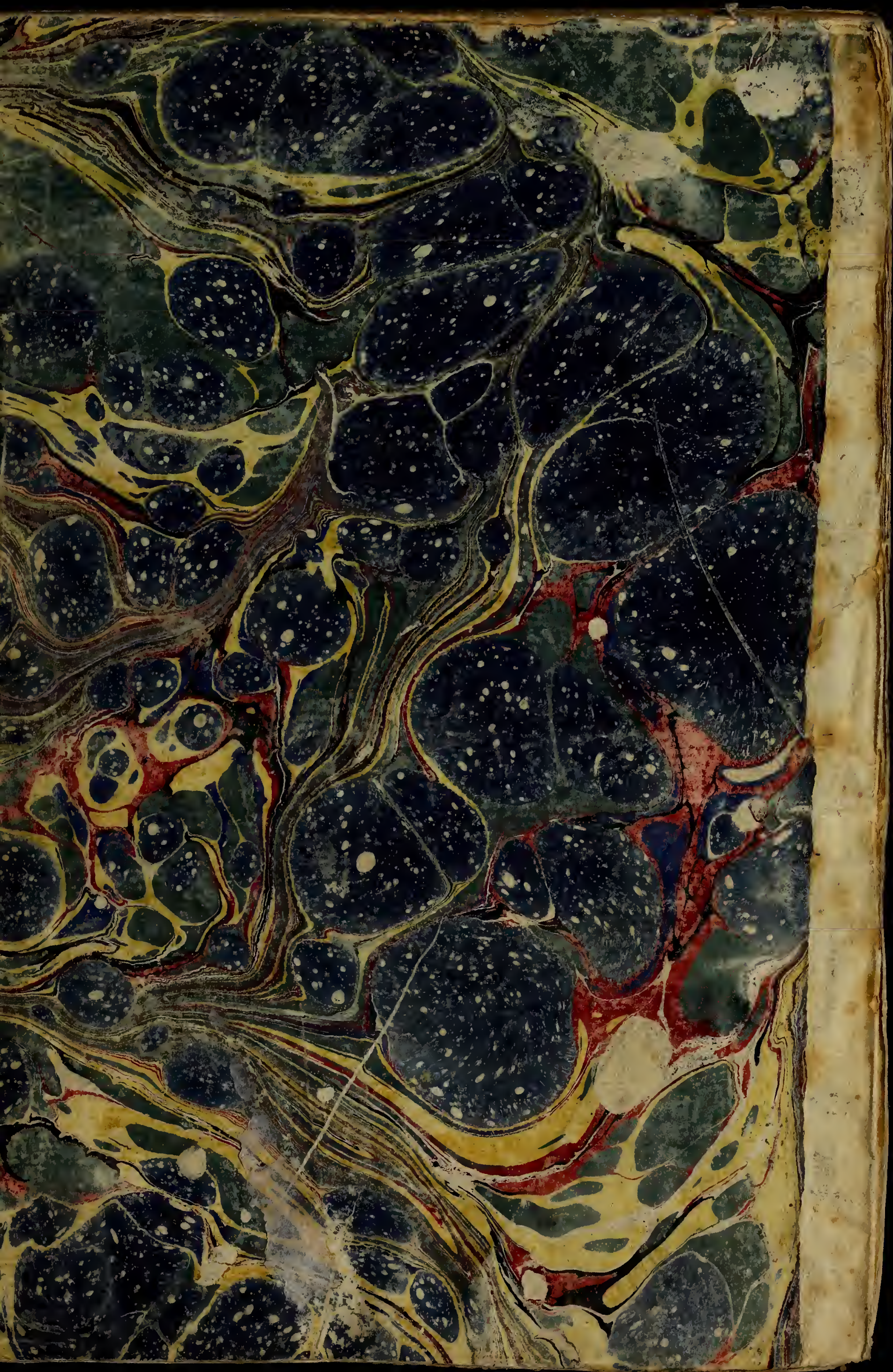


APPERÇU

SUR LA

GUERRE

DE LA

VENDÉE.

PRIX CINQ SHILLINGS.

APPERÇU

SUR LA

GUERRE

DE LA

VENDEE.

EXTRAIT DES MÉMOIRES MANUSCRITS DU

GÉNÉRAL BEAUVAIS.

À LONDRES,

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS, GREVILLE-STREET,

Et se trouve chez l'Auteur, N°. 22, Crown-Court, Little Pulteney-Street, Golden Square; M. WRIGHT, N°. 169, Piccadilly, vis-à-vis Old Bond-Street; M. L'HOMME, N°. 93, New Bond-Street.

1798.

AVANT-PROPOS.

. . . .

IL m'en coûte sans doute de chercher à attirer l'attention du Public sur peu de chose, surtout ayant préparé depuis quelque temps un ouvrage qui, par la nature des faits dont il traite, ne peut être qu'intéressant, quelque foibles que soient mes expressions, puisqu'il rappelle les sacrifices en tout genre des Vendéens, leur courage & leurs malheurs. Mais étant bien loin d'avoir les moyens de faire les avances de l'impression de plusieurs volumes, n'étant pas de caractère à aller de porte en porte, d'un imprimeur à un autre, & le moyen des souscriptions étant très précaire d'après leur multiplicité, je n'ai pu faire imprimer les mémoires que j'ai faits. Forcé de renoncer pour le moment à leur publication, mes besoins m'obligent à en donner quelques extraits, ce qui me coûtant peu, & me procurant un certain profit, pourra me tirer de la détresse dans laquelle je languis, me mettre à même de satisfaire la respectable famille Angloise qui se prive journellement pour me faire exister, & me fournir enfin les moyens de rejoindre mes camarades d'infortune, ces familles désolées qui, j'en suis sûr, me feront part avec plaisir du peu qui leur reste, & sentiront peut-être leurs maux adoucis par la présence de quelqu'un qui les connoît aussi bien & qui s'y intéresse autant. C'est la seule ressource qui me reste aujourd'hui, & de laquelle impérieusement il me faut faire usage.

J'ai eu l'honneur d'être le compagnon des Catelineau, d'Elbée, Bonchamp, L'Escure, La Roche-Jaquelin, Stofflet, Charette & une infinité d'autres qui ne sont plus. Je suis le seul en Angleterre de ceux qui survivent à tant de désastres, & qui ont vu & les beaux jours des Vendéens, & postérieurement les flammes & les massacres qui ont affligé leur malheureuse contrée (1). Le sacrifice réitéré de mes propriétés, celui de mes affections les plus chères, ont été faits pour pouvoir m'incorporer avec ces respectables guerriers. J'ai été assez heureux pour gagner leur estime & leur confiance : je me crois même possesseur d'un sentiment de plus de leur part, l'affection ; je le sens par celle que je leur porte, & par les différens témoignages qu'ils m'en ont donné. Ces titres m'ont fait croire long-temps que le traitement que je n'ai pu me procurer depuis que je suis ici, n'étoit que différé ; mais mes réclamations répétées ayant toujours été infructueuses, je perds l'espoir, plaignant les agens du Roi Louis XVIII, de ne pouvoir me satisfaire à cet égard, les moyens qui sont à leur disposition n'étant point sans doute assez considérables pour qu'ils puissent s'étendre jusqu'à moi, & versant d'abord, par une judicieuse politique, des secours sur ceux qui dans tous les temps ont plus fait pour les intérêts

---

(1) Etant bien loin de vouloir refuser aux Dames les hommages que dans tous les temps elles ont droit d'attendre de nous, je dois donc dire ici qu'il en existe une très-respectable en Angleterre, qui par ses exhortations, par le sacrifice de sa fortune & en portant les armes, a vraiment rendu des services essentiels au parti. Cette Dame est Madame du Fief, femme d'un Gentilhomme émigré. En parlant d'elle dans mes Mémoires, je fais mention des dangers auxquels elle & ses enfans ont échappé comme par miracle.

de la Monarchie, & notamment dans ces temps calamiteux.

Les clauses de la paix faite avec les Républicains n'étant pas exécutées, & étant venu ici faire part de nos besoins, j'ai franchement & loyalement accusé nos forces & nos moyens. J'ai, dans différentes circonstances, indiqué ce qui, d'après mes connoissances & mes instructions, pouvoit mener au but désiré. Tant qu'il y a eu de l'espoir de soutenir le parti, j'ai réitéré mes mémoires en les adaptant toujours au moment. Il est à croire qu'ils n'étoient pas bons, puisqu'on n'en a pas fait usage; mais au moins ils ont été des marques de mon zèle. Il y avoit peut-être un certain vernis à donner aux choses, pour les rendre plus intéressantes, plus croyables, principalement si des intrigans inconnus dans la Vendée pendant la guerre, & se donnant ici pour y avoir tout fait, flattoient & trompoient ceux qui vouloient bien les entendre & se payer d'illusions. Avec de l'importunité, surtout beaucoup de souplesse, l'on réussit aussi quelquefois; mais, soit pour le Roi, soit pour mes besoins les plus urgens, je sais demander avec modestie, jamais avec bassesse. Je ne fus jamais fait pour me morfondre ou intriguer dans les bureaux, & j'assure, sans crainte de me tromper, que ce n'est pas avec des gens de trempe à le faire, que le Roi récupérera sa couronne, ou que des Monarchies menacées pourront avec sécurité braver les orages.

D'après la désorganisation du parti, j'ai demandé, mais toujours sans fruit, que l'on me mît à même d'aller dans la Vendée ou dans tout autre endroit, en me donnant de quoi faire le voyage, & payer ce que je dois, ce qui seroit très-considérable depuis mon séjour ici, si, me privant

même du nécessaire en bien des cas & menant la vie la plus retirée, je n'avois employé, de la manière la plus économique, le peu que j'ai quelquefois obtenu.

Pour payer mes dettes & gagner d'autres contrées où je pourrai trouver une existence, je publie aujourd'hui quelques fragmens des Mémoires que j'ai faits sur la guerre de la Vendée. Quoique je ne puisse donner plus d'étendue à ces fragmens, soit par les raisons dont j'ai parlé, soit pour ne pas ôter le mérite de la nouveauté lorsque le tout paroîtra, ils sont néanmoins suffisans pour présenter une idée de la valeur de la chose, & me faire juger de l'accueil qu'y feroit le Public par celui qu'éprouvera ce léger apperçu.

Je donne l'introduction de l'ouvrage & quelques morceaux détachés qui conservent entr'eux une espèce de suite. Je finis en parlant du traité près Nantes, & de celui signé près Rennes, lesquels entraînèrent celui de l'armée d'Anjou. Je crois devoir donner aussi la table des Chapitres, quoiqu'elle ne soit explicative d'aucune chose, elle indique tellement les sujets, qu'elle doit nécessairement faire juger de leur importance. Je m'estimerai heureux si je remplis mon objet & satisfais le Public. Si ce que je lui offre ne lui convient pas par la manière dont il est présenté, je crois au moins pouvoir compter sur l'approbation des gens sensés, quant à la conduite que j'ai tenue dans diverses circonstances.

MÉMOIRES

Intéressans, véridiques & impartiaux sur la Guerre de la VENDÉE, *dans lesquels sont relevées les fausses Assertions de* Turreau, *Général républicain, & où l'on verra le Détail des Cruautés commises sous son Commandement, & précédemment sous celui de* Canclaux.

On trouvera dans ces Mémoires l'Origine de cette Guerre, ses divers Accidens & les Causes qui ont amené sa Fin.

Par BERTRAND POIRIER DE BEAUVAIS, *Conseiller du Roi en son Grand Conseil à Paris, & depuis Commandant Général de l'Artillerie des différentes Armées de la Vendée.*

Hélas ! les miens & moi, voulant faire du bien,
N'avons fait que du mal à la France éplorée.
Jalousés . . . abusés . . . & sans aucun soutien,
Notre parti tomba—L'Europe fut changée.

TABLE DES CHAPITRES DE LA PREMIÈRE PARTIE.

INTRODUCTION.

. . . .

LES choses ayant été plus loin en France que généralement on ne vouloit, & étant du nombre de ceux à qui la nouvelle forme de gouvernement déplaisoit, je crus ne pouvoir mieux faire que d'aller unir mes foibles moyens à ceux de mon opinion qui étoient en pays étranger pour s'organiser en corps d'armée, & revenir tous ensemble raffermir nos Autels & le Trône, à l'abri desquels nos pères avoient vécu assez tranquillement depuis des siècles. Dans mon idée, la France ne pouvoit sortir de ses convulsions qu'en obéissant à son Roi légitime qui la gouvernât d'après des loix sages. Mon ame étoit vraiment déchirée en contemplant les scènes de douleur qui se passoient alors.

Le Trône ébranlé déjà sur ses bases, & les jours du Monarque menacés dans l'écroulement prochain, qu'il n'étoit pas difficile de prévoir, je me figurois, comme bien d'autres, que cette cause étant la cause des Rois, chacun d'eux seroit empressé à nous recevoir, nous soulager, nous armer & réunir ses forces aux nôtres pour prévenir le complément de ce malheur ; & d'après cette supposition, je me sentois comme pressé par la Divinité, un certain enthousiasme se faisoit sentir en moi, & cet enthousiasme étoit bien plus fort que le petit mouvement d'ambition, dont je n'étois pas exempt ; car enfin il faut tout dire. Ce dernier, je l'assure, ne devoit sa naissance qu'à la réflexion ; mais le premier tenoit des passions les plus fortes, avec cette différence, que le motif étant plus grand, je me sentois comme exalté ; &, dans le vrai, croire être utile à

son pays, & se conduire en conséquence, quoi de plus beau! Quelle idée peut remplir, d'une manière plus convenable, un cœur de feu, brûlant pour l'intérêt de ses concitoyens? & quel encens plus pur mérita jamais mieux de parvenir & de plaire à celui qui gouverne les mondes?

J'étois ainsi disposé, quand au mois d'Août 1791, je quittai la France. Inquiet, tourmenté & ne pensant qu'aux intérêts de la cause pour laquelle je sacrifiois tout, je vais directement à Coblentz, parce que plus près des Princes, j'aurois plutôt connoissance de ce qui devoit se faire pour l'accomplissement de mes vœux. L'organisation de nombre de corps, soit de cavalerie, soit d'infanterie; les frais que l'on faisoit pour les chevaux, les équipages en tout genre & les nouvelles avantageuses que l'on faisoit circuler, m'induisirent d'abord à croire que tout marchoit d'un pas uniforme; mais ce qui se dit & se fit dans l'hiver de 1791 à 1792 fut si contradictoire, & j'apperçus tant de choses qui m'annonçoient que les Puissances étrangères étoient loin de nous aider, que forcément & bien malgré moi, il me fallut quitter beaucoup de cette confiance aveugle que j'avois mise dans leurs moyens, & vers le commencement du printems MONSIEUR & MONSEIGNEUR COMTE D'ARTOIS m'ayant fait l'honneur de me charger d'une commission particulière pour la France, (1) je fus

---

(1) DE PAR LE ROI.

Nous, généraux & commandans des armées Catholiques & Royales, voulant nommer à la place de commandant général de l'artillerie desdites armées, y nommons, par la présente, M. de Beauvais, qui, commandant la première division de l'artillerie, s'est conduit dans ce poste de manière à mériter notre estime.

bien aise d'être employé de ce côté, pensant déjà que nous ferions plus par nous-mêmes, si nous savions nous conduire, qu'avec toute l'Europe combinée autrement que

---

Nous sommes en outre flattés de trouver l'occasion de témoigner notre respect & notre déférence à Leurs Altesses Royales, Monsieur, Régent de France, & Monseigneur Comte d'Artois, Lieutenant Général dudit Royaume, en confiant une place importante à quelqu'un honoré de leur confiance, M. de Beauvais nous ayant présenté l'an passé à Saumur une autorisation signée de Leurs Altesses Royales pour. . . & M. de Beauvais nous demandant notre agrément pour servir dans les armées Catholiques & Royales en quelque qualité que ce pût être, n'ayant, disoit-il, d'autre ambition que d'être utile au Roi, & de prouver, à la seconde compagnie noble d'ordonnance, à laquelle il avoit l'honneur d'appartenir (ce qu'il nous justifia par son congé pour affaires des Princes, signé du Marquis de St. Sauveur, & contresigné par le Marquis de Miran), voulant, disoit-il, justifier à cette compagnie d'un emploi de son temps utile au service du Roi dans des momens si critiques ; & nous, flattés des sentimens de M. de Beauvais, lui votâmes au bas de son mémoire des remercimens pour son zèle, & le reçûmes dans nos armées, où, par sa conduite première, il mérita qu'on lui confiât la première division de notre artillerie, & par suite, celle de commandant général, à laquelle nous le nommons aujourd'hui avec plaisir.

Fait en conseil général, le 7 Juin 1794, l'an 2ème du règne de Louis XVII. Signé *Stofflet, Sapinaud, le Chr. Charette, le Chr. de Fleuriot, général, de Vaugiraud, chef de division; de La Roberie, de Couëtus, de Rostaing, Brin, Gazeau de la Bouëre, Guérin, le Chev. de Bruc, Chesnier du Chesne, Du Lac, &c. &c.*

Gibert, secrétaire général.

pour nous. Je quittai donc Coblentz, ayant encore le déplaisir de savoir pertinemment que, si de notre côté nous ne nous conduisions pas au plus mal, il s'en falloit aussi de beaucoup que nous nous conduisissions au mieux.

Le temps fatal prescrit pour notre rentrée par les décrets de l'Assemblée Nationale n'étoit pas expiré ; mais comme il approchoit, beaucoup d'Emigrés, déjà fatigués des lenteurs que nous éprouvions, ou jugeant parfaitement la chose, revenoient, & plusieurs étoient avec moi, pensant que j'en faisois autant qu'eux. J'entrai donc en France sans nulle difficulté : on étoit, au contraire, charmé de nous voir revenir (je parle du peuple). Je passai par Givet ; en quittant le pont de bateaux sur lequel ceux qui m'accompagnoient & moi avions traversé la Meuse, j'entendis beaucoup de voix sur le rivage, disant : *Oh! c'est bon, ils reviennent, ça ira.*

J'arrivai à Paris dans la semaine qui précède la Semaine-Sainte. J'y restai quelque tems, & fus en province. Il se passa bien des choses, & ce que je devois faire tenant à ce que feroient d'abord les Princes François, & ceux-ci, frustrés de leurs espérances, ne faisant rien, la prudence me fit tenir sur la réserve, bien convaincu que les Princes étrangers n'entreprendroient rien pour nous, & promenant alors mes vues uniquement sur les mécontentemens de l'intérieur.

Le Roi ayant payé de sa tête toutes ses irrésolutions & son peu de fermeté, je crus que cette catastrophe ouvriroit enfin les yeux à toutes les Têtes couronnées, leur démontreroit que c'étoit un échec à chacune d'elle, & que l'idée de leur propre conservation arrêtant, au moins pour le moment, tout autre intérêt, on ne manqueroit pas d'unir ses moyens pour rappeller la France à l'ordre, chose à

laquelle auroient contribué vigoureusement dans l'intérieur tous ceux qui étoient opposés au nouveau systême. Peu de temps après la mort du Roi, la Vendée se levant en masse, déployant dès le premier jour un grand caractère, & fondant une nouvelle puissance au milieu de la France par des victoires éclatantes, je fus vraiment persuadé que les côtes du Poitou, vivement attaquées par les mécontens, le seroient plus vivement encore par les différentes puissances maritimes qui, avec des secours de toute espèce, nous apporteroient les Emigrés conduits par leurs anciens chefs, & que ces derniers, sans autre ambition que celle de la réussite de nos projets, & disposés à respecter les grades des Vendéens, ne rivaliseroient avec ces nouveaux émules que sur le partage des dangers & des privations journalières qu'apporte le métier des armes. D'un autre côté, je me représentois tous les Royalistes non Emigrés, & capables de porter un fusil, se rendant promptement & furtivement de tous les coins de la France, & allant incessamment grossir les bataillons de l'Armée Catholique & Royale.

Toutes ces différentes réflexions agitoient agréablement mon ame, & ma satisfaction étoit encore augmentée en me trouvant à même de faire de nouveau le sacrifice de mes propriétés à la cause que je soutenois. Dans le nombre des affections que j'abandonnois, mon père étoit dans les fers, accusé de correspondance avec M. de Malesherbes relativement au Roi. Moi-même, comme étant supposé en avoir connoissance, & d'autant plus que j'étois soupçonné d'émigration, je fus un instant privé de ma liberté. Du moment qu'elle me fût rendue, je fis tout ce qui dépendit de moi pour tirer mon père de sa captivité; District, Département, Représentans du Peuple, reçurent en vain mes supplications. Ainsi, en me jettant dans la

Vendée & co-opérant au rétablissement de la Monarchie, le sort des combats alloit encore mettre entre mes mains des ôtages qui me répondroient des jours de celui à qui je devois les miens. Projets inutiles ! Espérances trompeuses ! La République existe, & mon père est expiré sur un échafaud. Ce fut infructueusement qu'à Saumur où je joignis l'armée du Roi, je fis donner la liberté & renvoyer chez eux deux particuliers, grands patriotes & pouvant le délivrer. Ils n'ont pas été reconnoissans, c'est un reproche qu'ils ont à se faire ; quant à moi, je m'applaudis de ma conduite avec eux ; le souvenir d'avoir été bienfaisant est toujours un sentiment bien doux, & surtout dans l'adversité, puisque dans ce temps plus que dans un autre on est plus souvent avec soi-même.

Me trouvant au milieu des Vendéens & aggrégé parmi eux, j'eus bientôt connu les forces du Parti, & plutôt encore les vices qui devoient d'abord nuire à son extension & finir ensuite par le détruire, si les vrais intérêts de la chose ne faisoient taire toute autre considération, & si l'on ne s'attachoit pas à un plan raisonnable & uniforme. J'ai toujours dit franchement & dans les diverses occasions ce que je pensois à cet égard. Mes craintes trop bien fondées m'ont fait souvent revenir à la charge : mes inquiétudes continuelles ne me laissoient jamais tranquille & me faisoient tourmenter les autres. *Je suis Cassandre au milieu de vous*, leur ai-je dit cent fois, *je vous prédis des malheurs certains, mais il est dit que vous ne me croirez pas.* Nos succès avoient été trop éclatans d'abord, & tous les têtes étoient en délire. Chacun des chefs a généralement cru pendant un moment que seul avec son rassemblement, il étoit capable de battre toutes les forces de la République. De là les premiers revers

qui, cependant, n'auroient été qu'une leçon pour nous, si des intrigues ne nous avoient pas fait passer la Loire.

La paix faite à la Jaunaie par Charette, la Bretagne y acquiesçant par le Traité de l'Amabilais auquel j'assistai, je ne crus pas pouvoir souscrire à cette paix des Bretons, quoique, d'après elle, celle de l'armée d'Anjou semblât devenir inévitable, parce que me trouvant à leurs conférences comme député de cette armée, mon devoir étoit de suivre mes pouvoirs & de ne pas m'en écarter. On verra qu'ils me défendoient de reconnoître la République. Ainsi quand j'aurois été particulièrement convaincu que les ressources de l'armée d'Anjou étoient insuffisantes, ce n'étoit pas à moi à la lier pendant que mes ordres étoient contraires. Aussi ce fut en vain que Cormatin me dit que j'étois une barre de fer ; ce fut en vain que le Général Humbert m'offrit en vertu du traité & de la part des Représentans du Peuple, de larges indemnités pour les pertes que j'avois souffertes ; il m'eût offert la valeur de la République que je l'eusse également refusé. Je savois, en outre, que cette paix n'étoit pas sincère de notre part, que les Républicains qui en étoient parfaitement instruits (ils m'en prévinrent), se croiroient autorisés à n'être pas de meilleure foi : de là un déluge de maux. Il y avoit des moyens légitimes pour empêcher l'exécution de cette paix de la Bretagne, & par suite celle de Charette. On verra pourquoi l'armée d'Anjou ne les adopta pas, & comment elle fut réduite à faire elle-même sa paix particulière ; mais je ne puis trop mettre en évidence la franchise de ses chefs, & je dirai que, si ce fut en frémissant de rage qu'ils signèrent le traité, ce ne fut que d'après le serment de respecter leur parole. La République ne pouvant connoître ces particularités, a cru devoir se conduire

duire

duire avec ces chefs de la même manière qu'avec ceux des autres armées, encore ces derniers étoient-ils de bonne foi pour la plûpart. En opposition à Cormatin & à ses adhérens, ils vouloient franchement faire la guerre, soit parce que c'étoit l'intérêt du Parti, soit parce qu'ils ne vouloient pas se déshonorer par un parjure. Mes mémoires expliqueront dans le plus grand détail les intrigues qui ont eu lieu à différentes époques, & finalement, celles qui ont amené cette paix désastreuse.

Je comptois ne m'occuper de ces choses qu'après que les affaires auroient pris une certaine assiette ; mais lorsque Turreau qui a commandé contre nous, mit au jour sa diatribe contre les Vendéens, les erreurs sans nombre dont elle est remplie excitèrent en moi le désir de les relever, & de faire connoître au public abusé la vérité des choses dont ce livre traite, & qui souvent sont tronquées, plus souvent changées d'une manière diamétralement opposée, & quelquefois même entièrement controuvées.

Il m'importoit encore alors de faire connoître la vérité, relativement à l'écrit de ce Général Républicain ; 1°. parce que sa discussion sur les moyens de détruire les armées Vendéennes & les corps armés des différens autres pays adjacens, lesquels moyens lui paroissoient infaillibles, pouvoit, par le ton assuré qu'il prend, faire quelque impression, sur les divers gouvernemens de l'Europe, & les détourner ainsi de nous fournir les secours qui nous étoient nécessaires, s'ils avoient été persuadés de l'inutilité de leurs dépenses par l'impossibilité qu'ils auroient supposée au Parti de se soutenir.

2°. Parce que les peuples qui formoient les armées Catholiques & Royales de la Vendée, composés de Poi-

tevins, Bretons, Angevins, & autres Royalistes qui s'y sont portés de différentes parties du Royaume, sont inculpés dans l'écrit de Turreau d'une manière si outrageuse & si fausse, que je pense qu'il est du devoir de l'un des chefs de ces respectables guerriers, de dissiper des calomnies qui tendent à ternir leur gloire, moins encore pour sa propre satisfaction que pour payer un tribut à des frères d'armes qui, loin d'avoir eu besoin d'être excités au bien par l'exemple de leurs commandans, n'étoient généralement pour eux que des modèles constans de toutes les vertus.

Ah ! que Turreau se trouve loin de la vérité, lorsqu'il attribue au fanatisme les succès des Vendéens ! Sans doute ils avoient des prêtres qui leur retraçoient souvent, & plus encore par leur exemple qu'autrement, les principes & la morale de la Religion. Sans doute en allant au combat ils marchoient sous le double étendart de la Religion & de la Royauté, sans néanmoins avoir aucune inscription chevaleresque sur leurs drapeaux, ainsi qu'il le dit. *Vive la Religion ! Vive le Roi !* voilà quelle étoit leur Légende ; voilà quel a toujours été leur cri de guerre, leur signe de ralliement. Est-ce là du fanatisme ? Hélas ! si tous les François eussent conservé les mêmes sentimens, la France entière ne seroit pas aujourd'hui dans le deuil, & la terre étonnée de se voir abreuvée sur presque tous les points du globe du sang de ses enfans, n'auroit pas à reprocher à la fin de ce siècle, & probablement au commencement de l'autre, une quantité de victimes dont le nombre excédera peut-être celles que la folie des hommes a fait immoler depuis plus de mille ans.

Malgré la force des motifs qui me portoient à donner des idées vraies sur le caractère, les actions, le genre de

guerre des Vendéens, les fautes de leurs chefs & généralement les causes éloignées & prochaines de leurs malheurs, des considérations plus fortes encore m'ont arrêté dans le temps. Des réputations usurpées, mais dont la destruction, puisqu'elles étoient faites, nous eût été préjudiciable ; l'amour propre de plusieurs qu'il eût fallu blesser en entrant dans certains détails ; le fond de la chose qu'il eût aussi fallu nécessairement traiter un peu, ce que je ne pouvois pas alors, & ce que je ne ferai encore aujourd'hui qu'avec réserve, tout cela me fit renoncer au dessein que j'avois d'écrire sur cette guerre.

Mais les circonstances n'étant plus entièrement les mêmes, ce désir m'a repris. J'avois aussi depuis long-temps une très-grande envie de rectifier les idées sur le compte de Cormatin, ce que j'avois toujours retardé de faire par une partie des raisons qui me retenoient relativement à Turreau.

Par exemple, quoique la réputation de Charette fut frauduleuse, elle n'en étoit pas moins colossale, & il eût été fort maladroit même de chercher à la diminuer, tant cet homme, qui n'a jamais eu que des affaires de poste, & pas une seule fois quatre mille hommes en tête un jour d'action, tant cet homme, dis-je, en imposoit aux Républicains. Après deux campagnes, Turreau lui-même qui a commandé contre lui, étoit ignorant à bien des égards sur ce qui le regardoit, malgré sa conversation avec d'Elbée, laquelle paroît commentée.

En parlant de Charette, je voudrois n'avoir que du bien à dire d'un homme qui a été aussi célèbre. Pendant tout le temps que nous avons vécu ensemble, il n'a jamais existé aucune mésintelligence entre nous deux : au contraire, il

ne m'a jamais nui, &, comme on verra, j'ai toujours cherché à l'obliger ; mais quand il en auroit été autrement, cela ne m'empêcheroit pas de lui rendre justice. La première & la seule discussion que nous ayons eue, ce fut à la Jaunaie, relativement à la paix qui me déplaisoit par des raisons qu'il a dû sentir après, puisqu'il en a été la victime. J'empêchai à cette époque qu'on ne l'assassinât : je savois que par là le Parti pouvoit être sauvé, mais le moyen me répugnoit.

Je puis aujourd'hui parler de Cormatin & sans contrainte, d'autant que son procès avec les républicains est jugé ; mais quand même il ne le seroit pas, comme il est l'auteur de tous nos maux, qu'il a trahi son parti, & que pour ce fait il a été jugé digne de mort par l'armée d'Anjou après la paix de la Jaunaie près Nantes, il ne mérite aucune considération. Les différens papiers publics ont parlé mainte & mainte fois de cet intrigant, &, ce qui me choque le plus, avec l'expression de l'estime, pendant qu'il ne lui est dû que le plus profond mépris. On a joint à son nom l'épithète de *fameux*. Si c'est comme un nouvel Erostrate, à la bonne heure ; & même à ce titre, Cormatin a encore plus de droits que lui à l'immortalité ; car sa criminelle conduite fut plus réfléchie, plus longue dans l'exécution & plus funeste par ses conséquences.

Quant à ce que dit Turreau dans le peu qu'il a écrit sur nos affaires, les calomnies sont fréquentes & les vérités sont rares ; mais il est à croire que ce n'est pas sa faute. Ne pouvant tout voir par lui-même, vû la multiplicité des soins qu'exigeoit son expédition à douze colonnes, il a fallu s'en rapporter à d'autres yeux qu'aux siens ; & des gens, par exemple, qui se livroient à des cruautés qu'ils savoient bien que son humanité auroit désapprouvées,

n'auront pas manqué d'attribuer aux Vendéens les premières horreurs dans ce genre, afin de justifier les leurs par le droit de représailles. Une chose, cependant, auroit dû les embarrasser dans le compte qu'ils lui rendoient de *ces femmes Vendéennes,* selon eux, *avides de sang républicain & perpétuant autant qu'elles le pouvoient le supplice des mourans,* c'est que le même compte ne pouvoit pas se rendre de ces pauvres petites créatures que j'ai vu cent fois égorgées à côté de leurs mères ou sur leur sein. Sans doute ils les ôtoient de dessus son passage, car sa justice, la douceur de son caractère, d'accord avec la plus saine politique, lui eussent bientôt fait arrêter le massacre de ces innocentes victimes, dont l'existence même étoit une partie des richesses les plus précieuses de la République.

Ce général dit avec l'assurance qui lui convient, qu'il est à même de justifier sa conduite. Je me donnerai bien de garde d'attaquer la supériorité de ses moyens, surtout ayant (comme il l'a lui même) la conviction de son innocence*. Je me contenterai seulement, dans le cours de mes mémoires, de relever les circonstances dont il parle, afin de les rectifier, & je crois pouvoir annoncer

---

* " Au surplus quand il sera question de me défendre, " je le ferai avec cette supériorité de moyens que donnent " à l'honnête homme une conduite franche & pure & l'intime conviction de son innocence. Je répondrai par des " faits positifs, par des preuves matérielles à toutes les imputions fausses, souvent absurdes, qu'on m'a faites; & je " n'aurai pas de peine à detruire cet échafaudage d'accusa- " tions vagues, de dénonciations dénuées de preuves, accueil- " lies & propagées par la malveillance, & que les seules " haînes personnelles ont élevées contre moi."

(*Turreau, Préface, page* ix.)

que *je répondrai par des faits positifs, par des preuves matérielles à toutes les imputations fausses, souvent absurdes, qu'on a faites* aux Vendéens, *& je n'aurai pas de peine à détruire cet échafaudage d'accusations vagues, dénuées de preuves, accueillies & propagées par la malveillance & que de seuls* intérêts *personnels ont élevées contre* des infortunés qui doivent, à tous les titres possibles, être placés au nombre des peuples les plus humains, les plus généreux & les plus belliqueux de la terre.

Ainsi comme Turreau n'a pas sciemment écrit tant d'horreurs, sans avoir cru y être autorisé, on verra à quel point sa bonne foi a été abusée. Si cet auteur n'étoit connu pour sa candeur, on seroit étonné du degré de confiance qu'il veut que le lecteur donne à son ouvrage *. Comme il est dangereux d'avoir une persuasion mal fondée ! Sans le vouloir on fait tomber une infinité de personnes dans des erreurs grossières, & d'autant plus difficiles à déraciner que l'auteur est plus estimé.

Depuis le temps où j'ai commencé ces Mémoires (Septembre 1796) & même depuis celui où ils ont été finis (Avril 1797), il est arrivé encore bien des changemens ; & dans l'état actuel de la France, soit relativement à son Gouvernement & à la manière dont il est généralement vu, soit d'après les dispositions & les moyens des Royalistes, quel parti doivent prendre ces derniers ? Si j'osois trancher, je dirois que, d'après l'expérience, le cas n'est pas embarrassant, & que l'attente & la stagnation sont ce qui convient le mieux dans la circonstance.

---

* " Revenons à mon ouvrage. On peut le lire avec con-
" fiance ; la vérité & l'impartialité la plus sévère ont pré-
" sidé à sa rédaction."—(*Turreau, Préface, page* x.)

Les François doivent être convaincus que ce n'est que par eux-mêmes qu'ils pourront jamais sortir de l'abîme où ils sont. Ils doivent encore se dire, comme une vérité exacte, que plus ils se vautreront dans le sang l'un de l'autre, plus ils satisferont leurs voisins & multiplieront chez eux les sujets de discorde & de vengeance. Instruits par tant de calamités, quittons des chimères perfides, & osons enfin interroger la vérité. Elle nous dira que ce n'est pas dans le soulèvement d'une ou de plusieurs de nos provinces que l'on trouvera le moyen d'éteindre toutes les factions & d'établir le gouvernement qui nous convienne. De nouveaux maux en résulteroient, & voilà tout.

Dans les circonstances où nous sommes tous placés, il suffit, pour opérer le bien d'une manière prompte & non coûteuse à l'humanité, que chaque citoyen François & jouissant de ce titre ait la force d'en faire usage ; & qu'après voir vu tant de gens descendre au tombeau, chacun se dise : *Cet état de choses continuant, mon tour ou au moins celui de quelqu'un de ma famille doit nécessairement arriver, & je veux, pour arrêter cela ainsi que tous les désordres, émettre franchement mon vœu aux prochaines assemblées primaires.* Que tous ceux capables de voter en agissent ainsi, & nomment des gens assez loyaux, assez courageux pour se conformer à leur opinion, & avec la résolution de les soutenir dans ce qu'ils feront, dût-on pour cela s'exposer à la mort. Personne ne mourra, & le bien, au contraire, suivra de près une telle énergie. Faute de ce moyen, la France peut se débattre encore long-temps dans différentes convulsions, après lesquelles elle tombera, peut-être entre les mains de l'héritier légitime, mais plus sûrement encore, il est à craindre, entre celle d'un audacieux qui lui apportera des chaînes, ou au moins de nouveaux troubles par

les querelles qu'il aura pour se maintenir dans son usurpation. Et s'il y a plusieurs contendans, ne pourroit-il pas en paroître un qui, du sang des Dieux de la terre, & soutenu d'un hymen avec la fille du Roi détrôné (1), croiroit applanir les difficultés en présumant, non sans raison, que cette auguste Princesse seroit vue (quant à elle-même) & reçue avec adoration par la majorité des François qui voudroient, autant que possible, lui faire oublier les infortunes de sa Maison ; mais si l'on fait attention que l'exemple seroit neuf, que jamais étranger ne régna sur nous, & si l'on se rappelle comment & par quelle raison a réussi le premier Capet, qui s'affermit sur le trône au préjudice d'un rejetton des Carlovingiens, on verra que dans ces temps l'orgueil national en France ne pouvoit souffrir même l'idée d'une domination étrangère ; & si aujourd'hui la fierté républicaine consentoit à reconnoître un Roi autre que celui qui est titulaire, croit-on de bonne foi qu'elle fût jusqu'à s'humilier (c'est le terme), en obéissant à tout autre qu'un François, quelles que fussent ses vertus ? Non, la France redevenant Monarchie prendra son Roi légitime ; mais ne le faisant pas, les secousses seroient moins violentes encore, si un soldat républicain François, jouissant de l'estime générale, se mettoit la couronne sur la tête (2).

---

(1) Nube, felix Austria.

(2) Les Révolutionnaires de France ne veulent pas, dit-on, le retour de la Dynastie présente, craignant qu'elle ne puisse pas pardonner les offenses sans nombre qu'elle a souffertes, & qu'on ne les recherche un jour ou un autre à ce sujet. Sans vouloir justifier ces craintes, je dirai qu'elles devroient être plus fortes, si MADAME ROYALE parvenoit au trône en donnant la main à un Prince qui auroit été vivement

Si un Prince étranger, étayé de son mariage avec la Princesse Royale, doit éprouver des obstacles peut-être insurmontables de la part de la France, pour retablir le trône en sa faveur, que l'on juge de combien plus de difficultés encore seroit hérissé ce projet, en remarquant qu'il auroit incontestablement contre lui toutes les Puissances maritimes, & presque toutes les Puissances continentales de l'Europe, qui employeroient les plus grands moyens pour s'opposer à cette monstruosité politique. Des ruisseaux de sang couleraient donc encore en France ; c'est, à cet égard, le résultat qui me paroît le plus certain.

---

ment & particulièrement offensé dans la personne de la feue Reine, & que, les services oubliés, (car tout s'oublie), on ne manqueroit pas quelque jour de prétextes pour se débarrasser du poids d'une telle reconnoissance, &, pour le moins, chasser au loin les architectes de ce nouvel édifice, en faisant sonner bien haut que, si on les a appellés au trône, ce n'étoit pas tant par l'intérêt qu'on leur portoit que pour se jetter dans des bras protecteurs, au lieu de tomber sous un bras vengeur.

1793, 11 *Mars*.—LES commencemens de la guerre de la Vendée sont d'une curiosité piquante, mais les événemens de cette époque sont si rapprochés & tellement dépendans les uns des autres, qu'il est impossible de les morceler sans diminuer l'effet qu'ils doivent produire sur le Lectenr, soit par une surprise agréable, soit par le jugement qu'il doit être tenté de porter en comparant les causes & les effets. Je dirai donc seulement ici que les Vendéens se levèrent en masse presqu'à la même heure, culbutant tout ce qui voulut s'opposer à leur insurrection, faisant leurs premières attaques sans avoir d'armes, s'en procurant bientôt par leurs victoires dans les combats sans nombre qui se donnèrent alors. J'ajouterai qu'à la suite de tant de succès brillans, le premier de leurs échecs (ce fut devant Fontenay le Comte), leur coûta environ quarante pièces de canon & la perte de la presque totalité de leurs poudres ; que, loin de se trouver découragés, le dixième jour que suivit cette défaite, les vit sous les murs de la même ville avec des forces imposantes, mais sans artillerie & même sans cartouches pour l'infanterie. Des plaines immenses entourent Fontenay, conséquemment l'avantage du lieu étoit en faveur des Républicains qui, nombreux, aguerris, munis d'une formidable artillerie & fiers de leur victoire, virent l'approche de ce nouvel engagement comme une occasion de cueillir d'autres lauriers.

" Le Marquis de la Roche-Jaquelin commandoit l'aile droite des Royalistes ; le Marquis de L'Escure, Stofflet & Catelineau commandoient la gauche, & le Marquis de Bonchamp s'étoit chargé du centre. . . . .

" L'artillerie républicaine prise de front & bientôt encore à revers, fut emportée dans la minute par nos gens

qui, chaque fois qu'ils voyoient la mêche appliquée sur la lumière du canon, se précipitoient à terre, &, sitôt le coup parti, reprenoient leur course. Quelques-uns furent tués ; mais la vivacité avec laquelle ils couroient & se dépassoient les uns les autres, faisoit qu'ils ne s'en appercevoient pas. Dans cette attaque singulière, la cavalerie Royaliste chargea presqu'en même tems que l'infanterie. A son approche, une bataillon de patriotes cria : *Vive le Roi*, & mit bas les armes. Nos cavaliers arrivent avec confiance, & lorsqu'ils sont à quinze pas, ces patriotes, n'écoutant que leur passion, & moins délicats que des soldats de ligne, reprennent leurs armes & font feu sur la cavalerie Royaliste, qui ne songea à la perte que cette trahison venoit de lui faire éprouver que pour mieux la venger. On chargea donc ce bataillon avec une fureur inconcevable ; il fut bientôt entamé & détruit jusqu'au dernier soldat, recevant ainsi la punition bien juste que méritoit sa conduite lâche & infâme.

" Les cannoniers ennemis ayant été tués à leurs pièces en s'y battant en désespérés, & toute l'artillerie étant prise, l'infanterie républicaine fut bientôt culbutée, ne pouvant résister à cette impétuosité terrible ; car tout Vendéen qui n'avoit pas d'arme ne fonçoit pas moins sur l'ennemi, prenant son homme au corps, sorte d'embrassade qui ne plaisoit pas aux patriotes. Parmi l'artillerie se trouva Marie Jeanne (1). Elle avoit été prise & reprise trois fois dans

(1) Cette pièce, prise par les Vendéens dans les premiers combats qu'ils avoient rendus, étoit fort belle, d'environ dix livres de balles, & une de celles que le Cardinal de Richelieu avoit fait couler à ses armes. Les Vendéens ayant déjà remporté plusieurs avantages avec cette pièce, y attachoient le plus grand prix.

le combat. La possession de cette pièce fut un grand sujet de joie pour les soldats. Ils la couronnèrent de fleurs & burent beaucoup à sa conservation. Outre les morts dont le champ de bataille étoit couvert, on fit trois mille prisonniers. Les caisses publiques de la ville de Fontenay furent pillés, comme le dit judicieusement le Général Turreau. On y prit des assignats pour une grande valeur; mais les habitans en profitèrent plus que les soldats Vendéens, qui les méprisoient alors & les donnoient à qui les vouloit.

" Avant de finir ce qui est relatif à cette bataille, je dois faire mention de la conduite de La Roche-Jaquelin envers un officier républicain, qui dans l'action se trouva démonté au moment où La Roche-Jaquelin tomboit sur lui. Cet officier, au lieu de se rendre au général qui le lui crioit en lui promettant la vie, le tira, au contraire, de ses deux pistolets d'arçon qu'il avoit conservés en laissant son cheval. N'ayant pas tiré juste, il se sert encore de deux pistolets de poche, avec lesquels il n'est pas plus heureux, puis il dit à La Roche-Jaquelin, qui l'avoit constamment laissé faire: *Je me suis satisfait, satisfais-toi maintenant. Eh bien, ma satisfaction & mon plaisir*, lui répondit La Roche-Jaquelin, *sont de te laisser vivre.*"

Une infinité d'autres combats se livrèrent avec des fortunes différentes; mais les Vendéens n'étoient jamais défaits que pour être plus terribles & se procurer des victoires éclatantes. La République, qui avoit conçu de grandes inquiétudes après la prise de Saumur, & que quelques succès subséquens de ses généraux, n'avoient pu rassurer, puisque leurs armées furent bientôt après détruites, commença à craindre pour sa propre existence quand elle vit notre puissance s'affermir, jugeant judicieusement que de

nous maintenir d'une manière aussi imposante étoit plus qu'il ne falloit pour donner le temps aux coalisés de nous assister par des secours de tout genre. On s'occupa donc à la Convention d'employer les moyens les plus vigoureux, tels enfin qu'ils pussent nous accabler ; & leurs meilleures troupes furent destinées à frapper ce coup important.

" Si la Convention amusoit ses soldats avec des gazettes absurdes (1), elle n'étoit pas moins attentive à faire succéder, à ses armées détruites, d'autres armées plus formidables encore, en envoyant contre nous ses soldats les mieux aguerris, étant aidée dans les soins qu'elle s'en donnoit par les Puissances mêmes en faveur desquelles nous faisions une diversion si favorable, & auxquelles nous procurions des succès qui, en dernière analyse, devoient contribuer à notre

---

(1) Le lendemain de l'affaire de Chantonnay, un de nos soldats me donna une gazette trouvée dans le camp des vaincus. Je fus étrangement surpris en la lisant de voir la relation d'une bataille très-sanglante que nous avions perdue, disoit-on, sous Chollet, laissant vingt mille morts sur la place ; &, qu'à la suite d'une victoire aussi glorieuse, les républicains étoient entrés dans la ville de Chollet & celle de Mortague, dans lesquelles ils avoient pris tous nos magazins & munitions quelconques. Uu mensonge de cette espèce, dont la base même étoit supposée, me fit juger que l'on croyoit au moins à quelques-uns des principes de Machiavel qui veut qu'à tort ou à raison l'on dise toujours du mal de ses ennemis, parce qu'il en reste toujours quelque chose. Imbu de cette doctrine, Turreau ne manque jamais de nous attribuer des horreurs. Depuis cette lecture, j'interrogeai différens prisonniers, & vis, par beaucoup d'autres choses que l'on me dit dans ce genre, que les armées qui nous environnoient n'avoient nulle connoissance entr'elles de ce qui se passoit dans chacune.

défection. Ainsi cent batailles données par nous dans le courant de cette première campagne ne permettant pas aux républicains de se renforcer sur le Rhin, ils eurent des échecs, & perdirent des villes de la plus haute importance, dont les garnisons, prisonnières de guerre, jurèrent de ne faire usage de leurs armes contre aucune des armées de l'Europe excepté les nôtres. En conséquence on envoya dans la Vendée en chariots de poste des armées entières, avec leur artillerie également tirée par des chevaux de poste. Alors les garnisons de Mayence & de Valenciennes viennent nous faire éprouver leur bravoure, conséquemment nous faire beaucoup de mal, mais finalement pour trouver la mort sous nos coups. O mon pays! te déchireras-tu donc sans cesse, seulement pour fair réussir des projets contraires aux espérances dont tu t'étois flatté?

"Nous fûmes instruits des nouvelles forces que l'on rassembloit contre nous, mais nous n'en fûmes pas plus sages. A travers mille incertitudes & beaucoup de mauvais projets, dont plusieurs étoient incohérens entr'eux, on prit néanmoins quelques bonnes résolutions; mais que des cabales & des hazards malheureux empêchèrent de mettre à exécution, ainsi qu'on le verra par la suite. Turreau, en parlant des préparatifs que la République faisoit contre nous à cette époque, dit que l'on devoit porter la hache & le feu dans cette contrée, & n'y laisser que des monceaux de morts *. C'est à cet effet sans doute que vinrent les corps

* "Les défenseurs de l'Autel & du Trône se divisèrent au "moment où ils avoient le plus besoin d'ensemble & d'union; "car on se disposoit à porter les plus terribles coups au parti "Royaliste. La garnison de Mayence arrivoit, celle de Va-"lenciennes devoit la suivre. On ajouta encore quelques "corps à nos forces dans l'Ouest, & l'on étayoit ces moyens

dont il parle, & qui furent ajoutés aux garnisons dont j'ai fait mention plus haut ; car des soldats accoutumés à faire la guerre à des peuples belliqueux auroient peut-être témoigné quelque répugnance à massacrer froidement des femmes & des enfans après avoir incendié leurs maisons. Il a donc fallu d'autres troupes qui, bien apprises sous le commandement de Canclaux, ont parfaitement bien figuré depuis sous celui du général Turreau, lequel, à chaque page de sa diatribe, ne manque pas de nous attribuer des horreurs toujours controuvées. . . .

" A la suite du dernier conseil de guerre tenu dans Saumur pour concerter une attaque générale contre nous, il y fut convenu que la principale se feroit par Nantes, & l'armée de Mayence fila vers cette ville pour se trouver sous le commandement de Canclaux & être réunie aux troupes qui formoient sa division. Toutes les divisions républicaines

---

" militaires de mesures extraordinaires. On devoit porter la " hache & le feu dans les repaires de la Vendée, poursuivre " les brigands jusques dans leurs retraites les plus cachées, " incendier leurs habitations, enfin détruire entièrement le " pays, & ne laisser dans cette contrée perfide que des mon- " ceaux de morts, de ruines & de cendres, effrayans monu- " mens de la vengeance nationale. Au surplus les circons- " tances locales, la difficulté de faire la guerre dans le pays " couvert, la résistance opiniâtre des brigands, les horreurs " qu'ils exerçoient envers les prisonniers & les patriotes qui " tomboient entre leurs mains, le danger de leur laisser plus " long-temps leur existence politique, l'insuffisance reconnue " des moyens employés jusqu'alors pour la détruire, l'expé- " rience du passé & les craintes de l'avenir, sembloient justi- " fier la sévérité de ces mesures."

Turreau, page 104.

qui entouroient la Vendée, durent se mettre en marche, de manière qu'autant qu'il seroit possible, elles pussent pénétrer & arriver jusqu'à Mortagne le 14 Septembre. D'après ce plan de nos ennemis & son exécution commencée, la grande armée Royaliste se porta sur Canclaux ; mais nous laissâmes des troupes d'observation sur les autres points de notre pays, principalement du côté de Saumur & du côté d'Angers.

Septembre.—" Dès l'arrivée de l'armée de Mayence à Nantes, Canclaux s'étoit mis en mouvement marchant sur trois colonnes. Charette & les autres divisionnaires de ce canton disputèrent peu le terrain, se retirant toujours, & se repliant jusqu'à Montaigu qu'ils abandonnèrent encore à l'arrivée de Beysser. Ce dernier ne jouira pas long-tems de sa conquête ; mais quelques fautes qu'il ait pu faire, je ne puis m'empêcher de dire que Turreau écrit avec une partialité bien coupable, quand, pour justifier la défaite de Canclaux, il se permet même de changer les faits, en disant que ce dernier n'a été battu qu'après Beysser, qui, formant sa colonne de droite, le laissa par cet échec à découvert sur son flanc droit, & conséquemment obligé de faire la retraite qu'il effectua sur Nantes *. Il est très-vrai que Canclaux n'a quitté Clisson pour rétrograder à Nantes

* " Mais Beysser devoit éprouver à Montaigu le sort " qu'avoit eu Westerman à Châtillon. Il fit de si mauvaises " dipositions, & fut si vivement attaqué, que ses troupes furent " rompues avant qu'il les eût formées en bataille, & les bri- " gands le reconduisirent jusqu'aux portes de Nantes. Can- " claux, qui occupoit Clisson, n'est pas plutôt instruit de la " déroute de Beysser, qu'il se dispose à rétrograder ; mais " attaqué lui-même par l'ennemi, il ne peut faire sa retraite " qu'en désordre. Il voit enlever ses bagages, ses ambulances,

" égor-

qu'après la bataille de Montaigu perdue par Beysser ; mais il est très-vrai aussi que Canclaux a été battu le premier avec ce qu'il avoit de meilleures troupes, les Mayençois, & qu'ainsi il a compromis l'armée de Beysser qui, formant la colonne républicaine de droite, & n'étant plus appuyée au centre que formoit Canclaux, a encore été entièrement coupée de la colonne de gauche, & conséquemment s'est trouvée en l'air & avoir affaire elle seule à notre grande armée. Ainsi Canclaux battu avec l'élite de son monde à la bataille de Torfou, & sachant son aîle droite battue à Montaigu, laquelle il n'a pas secourue, quoiqu'il en fût à portée, s'est précipitamment retiré sur Nantes, laissant à notre merci sa colonne de gauche, qui étoit encore intacte à St. Fulgent, mais que nous détruisîmes en quelque manière au moment peut-être où il arrivoit à Nantes*.

" égorger ses blessés, & est forcé de rejoindre Beysser sous le " canon de Nantes."—*Turreau, page* 110.

* " Il falloit renoncer au projet de se trouver le 14 à " Mortagne, & d'opérer, à l'époque convenue, la réunion des " divisions de l'armée des côtes de la Rochelle à la division " de Nantes. Il falloit aussi assigner un nouveau rendez- " vous général à ces divisions qu'il étoit dangereux de " porter en avant sans s'être assuré de la position de celle " de Nantes. Rossignol qui l'ignoroit ne pouvoit raisonna- " blement diriger ses colonnes vers le point indiqué, parce " que, si la division de Nantes n'opéroit pas de diversion, il " avoit alors à combattre dans le pays couvert la masse en- " tière des brigands. On étoit dans cette incertitude, lors- " que nous fûmes prévenus à Doué, dans la nuit du 13 " au 14 Septembre, que nous serions attaqués le lendemain " par une division de la grande Armée Catholique & Royale." *Turreau, pag.* 110.

Ce récit ne cadre pas avec ce que dit Turreau; cependant il est exact. J'en parle comme témoin oculaire, & j'espère que ce que je vais rapporter de ces différentes affaires achevera de convaincre de la vérité de ce que j'avance.

" Quant aux batailles données dans le même temps par les divisionnaires de Ligonier, je dis que non seulement les colonnes de Canclaux n'étoient pas battues à l'époque de la bataille du 14 Septembre à Doué, ainsi que le dit Turreau, mais même que, lors des deux affaires qui ont suivi celle-ci, où Santerre à Vihiers & Duhoux à St. Lambert furent battus, le général Rossignol ne pouvoit avoir connoissance des défaites des trois colonnes de Canclaux; car leur attaque combinée se faisant à la même époque, Rossignol n'a pu recevoir la nouvelle de la *misfortune* du premier assez à tems pour se retirer, surtout quand on considérera que ces deux armées républicaines battues à Vihiers & à St. Lambert ne l'ont pas été par les mêmes troupes qui ont eu affaire aux colonnes de Canclaux. Je crois que l'ignorance dans laquelle étoit Rossignol de ce que faisoit dans ce moment ce général étoit précisément un devoir pour lui de faire avancer ses divisions sur les différens points convenus, puisque le résultat du conseil étoit d'attaquer la Vendée partout dans le même moment. Ainsi, il ne s'agissoit pas de savoir de la part de Rossignol si Canclaux étoit heureux ou non. Il étoit convenu que tout le monde marcheroit à la fois, & Turreau dit lui-même que le rendez-vous général étoit à Mortagne. Il falloit donc se mettre en chemin pour y aller, au risque d'être battu, puisque de quelque côté qu'on y allât, on devoit s'attendre à des batailles sanglantes. Ce général trouve extraordinaire que les divisions de Luçon & de Niort, qui s'étoient ébranlées, re-

eussent contre-ordre, tandis qu'elles devoient suivre leur mouvement, *d'après l'arrêté du conseil de guerre.* Par la même raison, il eût donc été extraordinaire que les divisions de Saumur & d'Angers n'eussent pas marché, & ce, *d'après l'arrêté du conseil de guerre.* Il est à croire, dans la position où étoient les trois colonnes de Canclaux, Clisson, Montaigu & St. Fulgent, qu'il a eu plus de facilité pour faire promptement avertir de la défaite de ces trois colonnes, les divisions de Niort & de Luçon qui, d'ailleurs, peuvent l'avoir été par les fuyards, qu'il n'en a eu pour le faire savoir à Saumur, qui, dans ce moment, étoit l'opposé de l'endroit où il étoit. Je me souviens très-bien qu'à peine étois-je de retour de la bataille de St. Fulgent, troisième bataille gagnée contre la troisième colonne de Canclaux, j'appris les deux victoires que nous avions remportées pendant ce temps à Vihiers & à St. Lambert. Je vais maintenant entrer dans le détail de ces précédentes affaires.

" Au moment où se préparoient les attaques de Vihiers & de St. Lambert, d'après le résultat du conseil de guerre de Saumur, Charrette & autres divisionnaires avoient donc été chassés de leur pays par les trois colonnes de Canclaux. La grande armée s'étoit rassemblée, soit pour rétablir dans ce pays ces divisions chassées, soit en même temps pour empêcher l'ennemi d'avancer plus loin. Ce fut à Tifauges que cette même armée & celle de Bonchamp se trouvèrent réunies aux divisions de Joly, Charette, Savin, Cathelinière & autres. Canclaux qui en eut connoissance partit de Clisson pour venir sur nous avec sa colonne, dont la garnison de Mayence faisoit partie.

" Notre ligne s'étendoit sur la grande route de Tifauges à Chollet. Notre gauche, où étoient l'Escure, Charette, Joly, &c. appuyée à cette première ville, & notre droite s'étendant du côté de Chollet, ayant le bourg de Torfou en face à un mille de distance environ. C'étoit ainsi qu'on étoit vers les sept heures du matin en attendant le général Bonchamp, qui, n'étant pas encore remis de sa dernière blessure, n'avoit pas couché au camp. Il arrive & à peine est-il descendu de sa voiture qu'il demande si l'on a fait une reconnoissance exacte des chemins qui vont à Torfou, & si on les garde. On lui dit qu'oui—*Mais il y a un ancien chemin*, replique-t-il, & il le montre sur sa carte, ajoutant que l'ennemi viendroit par là. On va donc reconnoître ce chemin, duquel on ne s'étoit pas douté. D'Elbée, Bonchamp, la Roche-Jaquelin y vont eux-mêmes; je fus de la partie. A peine avions-nous fait cinq cents pas que les coups de fusil sifflent à nos oreilles ; c'étoit l'ennemi qui venoit nous attaquer, & dont quelques gendarmes & tirailleurs, protégés par le bocage, étoient déjà sur nous.

" Ne voulant pas nous laisser attaquer, d'Elbée me donna l'ordre d'aller à l'instant faire avancer l'armée. Je fus au galop & me mis au pas en arrivant pour ne pas inquiéter. L'armée s'avance dans les meilleures dispositions possibles ; mais surprise de rencontrer l'ennemi plutôt qu'elle ne s'y étoit attendue, elle s'ébranle du côté de l'aile droite, de façon que beaucoup prennent la fuite. Les gens des premiers rangs tiennent ferme, étant encouragés d'ailleurs par le corps de bataille & la gauche qui avoient déjà quelqu'avantage.

" Comme cette bataille de Torfou étoit très-intéressante, en ce que c'étoit la dernière barrière de ce côté,

toutes les femmes & les filles des bourgs voisins avoient suivi de loin l'armée, & dès les premiers coups de fusil s'étoient mises en prières. Leur désolation fut extrême en voyant une partie de nos gens courir à vauderoute ; mais s'appercevant que le fort de l'armée tenoit ferme, elles vont au devant des fuyards, &, soit par les reproches les plus sanglans, soit à coups de pierres & de bâtons elles les ramènent au combat & les conduisent jusqu'au milieu du feu, leur disant qu'elles valoient mieux qu'eux, & qu'elles n'avoient pas peur. *Oculis vidi.*

" Bientôt après, l'ennemi fut culbuté sur tous les points, & nous eûmes la victoire la plus complète. Environ quinze cents hommes restèrent sur le champ de bataille. Nous prîmes en outre six pièces de canon, deux obusiers, des caissons & plusieurs chariots. . . . . .

" Le lendemain ou surlendemain nous marchâmes sur Montaigu. Beysser, qui savoit que nous devions rencontrer Canclaux, qui avoit avec lui l'armée de Mayence, dût être embarrassé quand il apprit que ce général avoit été battu. D'après cette nouvelle son armée & lui craignant d'être attaqués, se tenoient si attentifs à la moindre des choses, qu'ils eurent au moins vingt fausses alertes dans la matinée du jour où ils nous virent, & que vingt fois la générale battit inutilement (du moins c'est le compte qu'on nous a rendu). Enfin, c'est nous-mêmes vers les trois heures du soir. . . . .

" L'affaire de Tournebride fut encore très-coûteuse à Canclaux, quoique Bonchamp qui ne fut pas soutenu, fût obligé de se retirer. La victoire n'alterna point à Montaigu contre Beysser, & le lendemain à St. Fulgent elle alterna encore moins, l'ennemi ne faisant pas de retraite, abandonnant tout & fuyant à toutes jambes. Postérieu-

rement, à Châtillon, notre victoire fut complète. Turreau dit le contraire ; mais il se trompe pour le moins, car Rossignol y perdit toute son artillerie, consistant en vingt-cinq pièces de canon, tous ses caissons & tous ses bagages. Si ce sont là pour l'auteur républicain des *demi-succès**, on ne sera plus étonné s'il nous fait toujours vaincus tout le temps qu'il a commandé contre nous ; & moi je conclus que, malgré la folie que par ambition quelques-uns d'entre nous avoient faite de diviser nos forces, si c'est la cause originelle de nos malheurs, ce n'est pas la cause finale & nécessaire, parce que nous avions autant & plus de moyens qu'il n'en falloit pour résister, ce que nous avons prouvé par des faits. Les personnes qui réfléchissent, & c'est pour elles que j'écris, sentiront que c'est une infinité de circonstances réunies qui sont la source de nos infortunes: Aucun coup décisif ne nous a jamais été porté, pas même au Mans. Entre des mains plus habi-

* " Quelques échecs qu'on ne pouvoit pas reprocher à " d'Elbée, & surtout les intrigues de ses rivaux avoient insensiblement diminué son pouvoir & son influence. . . . . " Les chefs voulurent faire face partout; chacun d'eux " s'obstinant à défendre son arrondissement, opposa sa division à une colonne républicaine. On suivit la même " marche vis-à-vis de l'invincible garnison de Mayence, contre laquelle devoient se réunir tous les efforts, & quoique " la victoire parût souvent alterner, que les rebelles eussent " résisté avec avantage, ou du moins balancé les nôtres à " Torfou, à St. Christophe, aux Quatre Chemins, à Châtillon, &c. . . . . ce n'étoit plus que des demi-succès qui retardoient momentanément la marche de nos colonnes, " mais qui ne les faisoient pas rétrograder." *Turreau, page* 121.

les que les nôtres, avec des gens dont les passions eussent été au moins subordonnées au jugement, ces circonstances n'auroient pas eu lieu. Par une infinité de choses que j'ai vues dans leur détail, dont je me fais raison, quoique je ne puisse les rendre précisément, ou qu'elles pussent même paroître quelquefois pusillanimes ou ridicules, je me suis formé l'idée de ce que j'avance ; je puis errer cependant, mais je vois ainsi."

Les républicains battus sur tous les points, quoiqu'en dise Turreau, furent obligés de se retirer ; mais après s'être réparés, ils revinrent, toujours en exécution du plan arrêté à Saumur. Canclaux dut alors son salut à une peur panique de nos gens, & se vengea tout à son aise de ses premières défaites, en portant le fer & la flamme dans le pays qu'il put parcourir. On croira d'autant mieux ce que j'avance, que j'ai pour moi le témoignage de Turreau.

Mais le premier peut-être de tous les avantages que nous a procurés cet enchaînement de victoires, c'est l'effet qu'a produit sur l'opinion la marche des troupes de Mayence, une ceinture de feu enveloppoit le pays révolté, l'incendie, la terreur, (me pardonnera-t-on ce mot ?) *& la mort précédoient nos colonnes.*—Turreau, pag. 126.

Cette manière de s'exprimer est un hommage tacite de la part de Turreau aux soldats de l'armée de Mayence ; car en disant que toutes ces horreurs précédoient leur marche, c'est dire qu'elles ne l'accompagnoient pas. Je vais aussi rapporter ce dont j'ai été témoin à ce sujet.

" Dans ces cruelles circonstances il nous falloit nécessairement nous rapprocher de Chollet, & rassembler tous nos moyens pour marcher promptement sur les différentes troupes ennemies qui s'avançoient sur Châtillon ; mais

nous craignions que la colonne républicaine que nous tenions en échec par notre présence à Tifauges, ne s'avançât sitôt notre retraite, & ne nous empêchât ainsi de nous porter sur Châtillon. Le généralissime, avant le départ de Tifauges, me chargea de faire, par St. Syphorien, une reconnoissance la plus étendue & la plus circonstanciée qu'il me seroit possible, afin de se régler en conséquence de mon rapport.

" Je pris une trentaine de cavaliers braves & des mieux montés, à peu près autant de fantassins, tous jeunes gens lestes sur lesquels je pouvois compter dans le cas d'une rencontre ; le pays que j'allois parcourir étant très-couvert, je crus devoir prendre plus de précautions qu'à l'ordinaire, moins encore pour mes gens & moi, que pour conduire à fin d'une manière certaine la commission dont j'étois chargé ; car à la guerre il faut toujours remplir le premier but.

" Les cavaliers que j'avois détachés en avant dans la campagne me dirent que de Tifauges à St. Syphorien, distance de deux lieues, ils avoient trouvé quelques personnes, dont aucune n'avoit pu leur donner connoissance de l'ennemi. A notre arrivée à St. Syphorien, le bourg étoit encore en feu, & je vis quelques particuliers occupés à ravir aux flammes le peu d'objets qui n'étoient pas encore consumés. A une demie lieue plus loin, nous commençâmes à découvrir la trace de quelques chevaux, mais cela ne paroissoit pas frais; il nous sembla aussi entendre des bruits de caisses éloignés & sur différens points. Tout le pays que nous parcourions, naguère si vivant, ressembloit alors à une vaste solitude. De gros tourbillons de fumée & de feu annonçoient seulement ces habitations autrefois

l'asyle

l'asyle du bonheur, aux environs desquelles on voyoit des troupeaux errans de toutes les espèces d'animaux qui garnissent les fermes : leurs accents plaintifs qui peignoient leur inquiétude, ajoutoient encore une sorte d'horreur à ces lieux. Ici, sur des décombres fumans, nous voyions des chiens dont les hurlemens continuels nous déchiroient l'ame par l'idée des malheurs que leur sensibilité nous retraçoit. Là, sur un tertre & devant des maisons encore embrasées, nous apperçûmes des vaches qui, par leurs mugisssemens répétés appelloient celles à qui elles avoient coutume de payer leur tribut journalier. Ailleurs, de timides brebis cherchoient inutilement leur berger. Dans les chemins, dans les champs, tous ces animaux fuyoient à droite & à gauche, comme s'ils avoient été continuellement poursuivis, annonçant ainsi les regrets de leur domesticité perdue, & l'embarras que leur causoit cette liberté illimitée, au milieu de laquelle ils étoient privés d'une partie de leurs besoins & de leur sécurité habituelle.

" Général Canclaux, vous que des mœurs pures, on pourroit même dire austères, rendoient estimable aux yeux de vos concitoyens, vous en qui l'on voyoit enfin l'extérieur de toutes les vertus, vous qui avez toujours été animé d'une foi vive pour notre Religion, & qui, avant la révolution, vous unissiez tous les huit jours à la Divinité en vous approchant des sacremens les plus saints, oh ! que de peines vous avez endurées, & que vos tribulations ont été grandes dans une exécution aussi terrible ! Le devoir l'emporta, le cœur se tut."

Il se passoit alors des événemens majeurs tant en opérations militaires que politiques. Un mot sur l'évacuation de Chollet en donnera quelques idées, & pourra faire entrevoir les manœuvres sourdes qui furent employées.

" La nuit fit que nous ne pûmes profiter de notre victoire d'une manière judicieuse. Nous nous retirâmes à Chollet, prenant la précaution de barricader le pont avec des charrettes & de mettre à cet endroit un fort corps de garde. L'ennemi vint nous inquiéter sous les murs de cette ville, moins, je crois, pour faire quelque entreprise pendant la nuit, que pour s'assurer si nous y étions fermes, afin de régler ses dispositions pour le lendemain, ce qui de notre part faisoit continuellement tirer quelques coups de canon. Me promenant sur la place d'armes & visitant les pièces, je fus étonné de ne pas voir de caissons, & j'appris qu'au moment du revers que nous avions éprouvé dans la journée, ce qu'il y en avoit de resté avoit gagné Beauprau où Marigny étoit avec le parc général d'artillerie. Je me fais ouvrir les coffres, & vois que pour la plûpart ils sont bien loin d'être pleins. Pour lors je ne fis pas précisément arrêter le feu, ce qui eût été nous exposer à une attaque, en faisant présumer que la place étoit évacuée ou dégarnie; mais je le fais modérer, faisant en échange faire faire par fois quelques feux d'infanterie. Trouvant la Roche-Jaquelin, je lui peins la détresse de munitions où nous sommes, en lui faisant observer que non seulement il falloit des gargousses pour l'artillerie, mais encore que l'infanterie, après un combat, devoit être supposée avoir besoin de cartouches, & qu'il étoit urgent d'avoir ces munitions avant le lendemain à la pointe du jour.

" La Roche-Jaquelin, sentant l'importance de ce que je lui disois, fut à l'instant au conseil pour en parler, & je restai sur la place d'armes afin d'être sûr que l'on agiroit avec discrétion. La chose fut jugée très-urgente, & le Prince de Talmont demanda que, pour être plus assuré d'avoir ces munitions sans aucun retard, on le chargeât

de la commission ! Hélas ! je suis fâché de lui attribuer une autre idée que celle qui nous convenoit, mais je suis convaincu qu'il ne s'en chargea qu'afin d'être plus certain qu'elle ne seroit pas faite. En effet la majeure partie de la nuit se passa sans recevoir de nouvelles de Beauprau. On envoye de nouveau d'autres personnes, mais il étoit trop tard, & à la pointe du jour l'armée se mit en marche dirigeant sa retraite sur Beauprau."

TABLE DES CHAPITRES DE LA SECONDE PARTIE.

mée marche sur Granville. Confiance aveugle dans d'Obenheim relativement au siège. Négligence impardonnable sur tout ce qui a rapport à cette opération. Bataille gagnée par les Royalistes sous les murs de cette ville. Manière dont elle est attaquée. Quelques réflexions de l'auteur à cet égard. Projet d'attaque. Pourquoi il ne réussit pas. Comment le siège est levé. Retour de l'armée à Avranches. On veut marcher sur Cherbourg. L'armée refuse d'obéir. Quelles en sont les raisons. Mesures pour ramener l'armée à l'ordre. Elles sont inutiles. Les Chefs sont forcés de rétrograder avec l'armée. Aventures du Prince de Talmont & de quelques autres personnes.

CHAP. IV.—Les Royalistes quittent Avranches, & prennent la route de Pontorson. Bataille à cet endroit, gagnée par l'armée du Roi. De Pontorson l'on va à Dol. Bataille de nuit par une double attaque faite par les Républicains : ces deux affaires sont gagnées par les Royalistes. Bataille dans le jour suivant, également par une double attaque. La victoire suit encore les drapeaux des Royalistes. Trait d'humanité de ces derniers exercée à Antrain sur un nombre de blessés abandonnés par l'ennemi. Causes de la disette & conséquemment des maladies & du désordre qui regnoient dans l'armée.

CHAP. V.—L'armée en quittant Antrain se porte à Fougères. De Fougères elle va à Ernée, ensuite à Mayenne. De Mayenne les Royalistes arrivent à Laval sans aucune rencontre. Malheurs de la Maison du Bignon, & par quelles raisons. Nouvelles irrésolutions quant à la marche de l'armée. On se détermine à attaquer Angers pour ensuite rentrer dans la Vendée par les Ponts-de-Cé. L'armée se porte sur Angers passant par Châteaugontier. Siège d'Angers. Levée du siège. Marche sur Sablé, Baugé. Projet de repasser la Loire à Blois. Projet contraire de l'Auteur qui auroit voulu passer par Saumur. L'armée

---

Le résultat de plusieurs intrigues, & non les succès des Républicains nous ayant fait passer la Loire, après les deux brillantes victoires que nous remportâmes à Laval, il fut agité où nous irions, & il y eut plusieurs avis mus par différens intérêts. Ce qui suit en donne une idée.

" L'avis des Bretons (& c'est celui que j'adoptai & pour lesquel je fis un mémoire) étoit, puisque nous étions sur la rive droite de la Loire, d'aller d'abord à Rennes où nous étions sûrs, d'après nos victoires, de ne trouver aucun obstacle, & de ce point, nous porter promptement du côté de Vannes, pays qui soupiroit après nous, & où les assignats n'avoient encore eu aucun cours. Le

Morbihan se révoltoit à notre arrivée, les côtés du Nord ne demandoient pas mieux. Ainsi nous aurions pu laisser dans ces deux départemens, qui étoient & sont encore excellens quant à l'opinion, nos femmes, nos enfans & tous les autres objets embarrassans. Par ce moyen nos flancs de gauche & de droite, ainsi que nos derrières, auroient été couverts, de manière, sinon à arrêter totalement, au moins à fixer l'attention d'une grande partie des troupes que l'on eût pu envoyer contre nous; & les choses ainsi disposées, nous pouvions, ce me semble, nous enfoncer dans la pointe de la Basse Bretagne dont nous pouvions nous rendre maîtres avec la plus grande facilité.

" Alors faisant face du côté opposé à la mer, Brest & les ports de droite & de gauche nous faisoient des derrières sûrs par le moyen desquels nous communiquions avec toutes les nations. Les côtes du Nord & le Morbihan faisoient nos postes avancés sur l'une & l'autre main, & nous nous étendions ensuite, soit du côté de la Basse Normandie, soit du côté de Nantes où nous aurions porté d'abord notre principale attention, afin de rétablir nos communications avec la Vendée. Ensuite nous trouvant maîtres de la navigation de la Loire depuis son embouchure jusqu'aux environs de Saumur, nous pénétrions par la rive droite dans l'Anjou & le Maine que nous prenions comme à revers, pendant que l'on se seroit avancé de front par les côtes du Nord, le Morbihan & l'Isle & Vilaine, dans lequel département il y avoit depuis longtemps des soulevemens armés comme à Fougères & ailleurs. Notre consistance eût été telle alors que les provinces se seroient successivement & promptement réunies à nous sans combattre, si nous eussions mis en avant d'une manière claire & précise des principes qui n'eussent

fait voir en nous aucun éloignement décidé pour une forme de gouvernement qui eût pu se rapprocher de tous les esprits ; car si même les plus modérés révolutionnaires ont le principal tort, en ce que ce sont eux qui les premiers ont rompu les rênes du gouvernement & fait éclater une révolution si coûteuse à l'humanité que la grande majorité de la France & eux-mêmes, d'après cette cruelle expérience, ne voudroient pas la recommencer aujourd'hui s'il étoit en leur pouvoir. De même dans les circonstances du moment, il eût été de la politique la plus ignorante de vouloir rétablir l'ancien gouvernement absolument le même, soit dans le fond, soit dans les formes précédentes. Et cela eût-il eté possible, on n'eût même pas dû le vouloir ; car lorsque par un événement malheureux une maison a été jettée à bas, quelqu'agréable qu'elle fût avant, l'architecte chargé de la rebâtir évitera, s'il est habile, les vices de la première construction, surtout s'ils sont une des causes de la chûte de l'édifice : agir autrement alors, c'eût été de notre part tenter une chose qu'il étoit impossible d'exécuter, & qui n'eût servi qu'à aliéner de nous des partis prêts à s'y réunir & réfroidir même notre armée. Mais, je l'avoue, si je me fusse expliqué ainsi dans le temps, je me fusse fait huer pour le moins, parce que j'aurois trop heurté certains chefs qui existoient alors, & ne savoient pas s'accommoder aux circonstances ni aux vrais sentimens de ceux qu'ils commandoient & qu'ils n'avoient même pas étudiés. Ainsi que l'on juge de quoi nous étions capables. Les fatigues inutiles & les désastres ont encore depuis fait sentir la nécessité de ces opinions ; mais les conjonctures n'ont pas été les mêmes pour en profiter. Je suis bien aise de rendre publique la façon de penser des Royalistes à cet égard, afin que, faute de

s'entendre, bien des François ne se croient pas plus éloignés qu'ils ne le sont les uns des autres.

" Voilà donc quel fut le second projet qui fut agité à Laval & qui plaisoit le plus généralement. Le Vicomte de Scepeaux particulièrement appuya fortement le mémoire que j'avois fait à cet égard & où étoient exposées les raisons militaires détaillées plus haut."

Novembre.—Le projet d'aller en Normandie ayant eu la préférence, l'armée s'y porta. Des fautes impardonnables nous firent échouer à Granville. Il fallut rétrograder, étant harcelés par soixante & quelques mille hommes de troupes de ligne, auxquelles nous eûmes journellement affaire, jusqu'à ce qu'elles fussent entièrement défaites.

Novembre.—" Après environ deux heures de combat l'ennemi fut repoussé également sur les deux routes. J'étois à la colonne de droite, & immédiatement après cet avantage, nous nous portâmes Odaly & moi sur la grande route avec plusieurs pièces de canon qui, vû le terrain cédé par l'ennemi & l'obscurité de la nuit, ne pouvoient plus rien faire du point où elles étoient placées. La Marsonnière y arriva aussi d'un autre côté. Nos deux ailes s'avançoient parallèlement sur les deux bords du chemin sans plus avoir connoissance de l'ennemi. La cavalerie se trouvoit alors en colonne sur la grande route dont la largeur faisoit à-peu-près celle de son front. Le Prince de Talmont étoit à sa tête.

" La cavalerie pensant que l'ennemi se retiroit en désordre sur la route, bouilloit d'impatience de charger. Le Prince de Talmont (j'ai du plaisir à lui rendre cette justice) s'y opposa avec la plus grande fermeté, disant avec sagesse & discernement qu'il étoit à croire que nous rencontrerions les ennemis retranchés dans quelque position favo-

rable

rable par elle-même & plus dangereuse encore par l'obscurité ; que les cavaliers tombant alors au milieu d'eux, seroient assaillis à l'improviste d'une multitude de feux auxquels ils ne pourroient résister ; & qu'obligés de se retirer en désordre & avec promptitude, ils seroient la cause d'une déroute.

" Nous fîmes à peu près un mille au pas sans rien voir. J'étois à côté du Prince de Talmont qui quitta alors la cavalerie en m'engageant à ne pas la perdre de vue & à la contenir ; mais ayant fait encore quelque chemin sans la moindre rencontre, les cavaliers commencèrent à s'animer de nouveau & à montrer l'impatience de pousser en avant ; & quelque fussent mes efforts, je ne pûs en empêcher une vingtaine de faire une pointe. Pour lors priant les officiers qui étoient avec moi à la tête de la colonne de la contenir autant qu'ils pourroient, je joins les vingt cavaliers qui se portoient imprudemment en avant, soit pour les arrêter, soit, en cas d'insuffisance, pour les faire tenir ferme jusqu'à ce que nous fussions secourus, si nous venions à faire une rencontre.

" Nous ne fûmes pas loin sans payer cette étourderie. Arrivés à un endroit où la route descend, ayant sur notre droite un petit village qui vient y aboutir, l'ennemi qui étoit retranché & en ligne, derrière les haies & les fossés, à droite & à gauche à mi-côte, vis-à-vis le terrain où nous étions, nous prenant pour le centre de l'armée, fit un feu épouvantable sur nous & le prolongea sur toute sa ligne, croyant avoir en face l'étendue entière de la nôtre. Tous mes cavaliers prirent la fuite au plus vîte, à l'exception d'un seul, qui m'aida à soutenir quelques braves fantassins qui se trouvant là se retranchèrent sur le côté gauche de la

route & firent feu. D'autres arrivèrent, & toute l'armée prenant connoissance de la position de l'ennemi par son feu, s'avança pour le charger.

" L'ennemi plia à différentes fois, mais en reprenant toujours son terrain. La nuit se passa ainsi dans la prise & reprise continuelle des diverses positions qu'il occupoit. Nous manquâmes de cartouches ; plusieurs de nos envoyés ayant été inutilement à la ville pour en faire venir, la Marsonnière y fut lui-même. On se battoit de si près que dans cet intervalle les Républicains & les Royalistes prirent des cartouches au même caisson. Comme ils y puisoient à l'envi, il fut bientôt vuide. On eût vu alors les cartouches passer de main en main, chaque soldat des deux partis affectant de ne pas se reconnoître. Le caisson appartenoit aux Républicains & se trouvoit en ce moment un peu aventuré entre les deux lignes.

" Nous eûmes aussi un ou deux caissons fournis de cartouches & de gargousses, qui avoient été descendus sur la route assez loin des pièces restées derrière sur la hauteur, afin que la distribution des munitions se fît plus commodément aux soldats qui étoient là sur les côtés. Manquant de gargousses aux pièces, il falloit en aller chercher à ces caissons, ce que je commandai à quelques cavaliers de faire, & ce qu'ils n'osoient exécuter, parce que dans ce moment l'ennemi sembloit s'être rapproché de cet endroit. Je craignois de m'éloigner des pièces où ma présence étoit très-nécessaire & plus particulièrement, parce que j'appréhendois que pendant ce temps elles ne fussent embrêlées & ne fissent un mouvement rétrograde, ce qui eût tout perdu. Mes craintes étoient fondées sur ce que les canonniers l'avoient déjà essayé plusieurs fois, fatigués de ce que leur feu continuel au même endroit y attiroit celui de l'artillerie & de l'infanterie ennemie. Si

La Marsonnière ou Odaly eussent été près de moi, je les eusse employés utilement ; mais comme ils étoient absens, il fallut m'en rapporter à d'autres. J'allai donc aux caissons avec les cavaliers qui se gardèrent bien de se refuser à mon exemple & à mes ordres ; y étant arrivés, nous prîmes des gargousses, & je leur fis observer, ce qui étoit vrai, qu'occupant un terrain plus bas que celui des pièces, sur lequel le feu de l'ennemi étoit dirigé, il y avoit moins de danger à ces caissons qu'à la batterie. Je les engageai tous à se garnir de gargousses le plus qu'ils pourroient, & j'en apportai moi-même quelques-unes en revenant. Il étoit temps d'arriver, car déjà les chevaux étoient aux pièces.

" Nous fûmes donc toute la nuit dans une fluctuation continuelle d'avantages gagnés & perdus. Il n'en fut pas de même dans le combat qui eut lieu sur la route de Dol à Pontorson. L'ennemi y fut entièrement culbuté avec perte de plusieurs pièces de canon, & poursuivi assez loin par La Roche-Jaquelin qui étoit secondé par plusieurs braves officiers. Après avoir laissé quelques cavaliers en observation, il nous ramena sa colonne avec le plus de promptitude qu'il put, & arriva vers les sept heures du matin. Il jugea avec justesse; car tous nos efforts auroient été superflus sans ce secours qui nous vint si à propos.

" En effet l'armée Républicaine battue sur la route de Pontorson fit une à droite dans sa retraite, & profitant de l'obscurité & de la confusion qu'elle entraîne, vint à notre insu se joindre à la colonne qui se battoit sur la route d'Antrain. Leur jonction fut effectuée avant la nôtre. Ce fut alors que le combat devint terrible. Le jour commençoit à poindre, & les Républicains que nous avions eus en tête

toute la nuit, se sentant renforcés par leur armée de droite qui, peut-être encore, se disoit victorieuse, firent un des feux les plus nourris que nous eussions jamais reçu de leur part ; puis ils avancèrent, à ce mouvement une partie de notre armée recula. Heureusement les gens d'élite qui étoient en tête tinrent ferme. C'est alors que sentant tout le malheur qui nous menaçoit de si près, je cours au devant de ceux des fuyards qui étoient à ma portée, & je tâche de les pénétrer de la nécessité de vaincre ou de voir dans une instant toutes nos ressources évanouies. *Vous fuyez*, leur dis-je, *& où voulez-vous donc aller ? L'armée ne possède de terrain que celui qu'elle occupe, & vaincus, nous ne sommes plus rien. Allez-vous à Dol ? C'est donc pour y voir massacrer vos femmes, vos enfans, & y périr vous-mêmes ! Est-ce à Dinant, St. Malo, Rennes ? Hélas ! tout ce qui vous entoure n'est-il pas votre ennemi ? Braves soldats, chers compagnons, sachons nous défendre avec courage, c'est le seul moyen qui nous reste. S'il ne nous réussit pas, eh bien, nous mourrons avec honneur pour notre Religion & notre Roi. Ah ! plutôt mourir sur un champ de bataille que de se voir tristement égorgés ou suppliciés. Mais non, la victoire nous attend, marchons.*

" Ces paroles produisirent d'autant plus d'effet qu'elles étoient prononcées avec le ton de la conviction & l'accent du désespoir. Mon visage, en outre, étoit animé & couvert des larmes les plus sincères que j'aie jamais répandues de ma vie.

" Pendant le temps que je parlois aux soldats qui fuyoient, La Marsonnière (3) qui se trouvoit très-près de

---

(3) Dans ce moment La Roche-Jaquelin s'approcha de la Marsonnière, & lui remontra qu'où il étoit, les pièces pou-

l'ennemi avec quelques pièces de canon fit tirer avec la plus grande activité, ce qui non seulement soutint le peu d'infanterie qui faisoit face à l'ennemi, mais encore donna infiniment de force à ce que je disois ; car je ne manquai pas de faire remarquer à nos soldats que le succès de cette journée étoit entièrement entre leurs mains, puisque leurs camarades, quoiqu'abandonnés par eux, tenoient encore le feu. Ils se raniment donc & retournent au combat avec la plus grande intrépidité, étendant leurs bras pour s'arrêter les uns les autres, s'embrassant & s'exhortant à faire généreusement le sacrifice de leur vie. Quel moment ! il est impossible d'exprimer tout ce qui se passa alors dans mon ame. Respectables Paysans, vous qui faites tant de sacrifices sans aucun autre intérêt que celui de vous acquitter de vos devoirs & être d'accord avec votre conscience, dans quelle honte vous plongez ces vils égoïstes qui, après avoir trompé leur Roi, ruiné l'Empire & perdu les mœurs, attendent aujourd'hui dans l'apathie la plus complète comme la plus criminelle, & même avec jalousie, la fin de cette sanglante Révolution.

" Lorsque nos gens reprirent courage, un de nos braves cavaliers, Meunier, de la ville de Chollet, tua à côté de moi trois de nos soldats & en blessa encore quelques autres qui vouloient fuir malgré mes remontrances. Le remède étoit violent, mais il produisit un bon effet en retenant ceux dans lesquels l'impulsion du sentiment n'étoit pas assez forte. Le nouveau choc de nos gens fut on ne peut pas plus impétueux, & l'ennemi fut obligé de reculer ; mais à cent cinquante pas au plus, il tint encore ferme

---

voient être enlevées avant qu'on pût les sauver ; la Marsonnière répondit : *Si nous sommes vaincus, nous en perdrons bien d'autres, feu, canonniers, feu.*

& plus long-temps qu'on ne devoit raisonnablement s'y attendre d'après l'avantage que nous venions de gagner. La Roche-Jaquelin crut alors que nos gens étoient rebutés ; & comme, la bataille perdue dans cet endroit, il ne nous restoit aucune ressource, il chercha à se faire tuer en s'avançant sur la grande route au plus près de l'ennemi. Je fus à lui & lui fis envisager qu'il exposoit ainsi à une ruine entière, ces braves Paysans qui le regardoient comme leur père. Il s'éloigna donc un peu, & nos soldats renforcés par d'autres qui successivement revenoient au combat, firent encore par un nouvel effort reculer l'ennemi qui défendit ainsi le terrain pied à pied, jusqu'à onze heures du matin qu'il fût en pleine retraite. Nous le poursuivîmes & le harcelâmes jusqu'à environ quatre lieues de Dol, nous arrêtant au pied d'une colline où commence une espèce de forêt.

« Il étoit nuit quand nous fûmes de retour à Dol. Nous y apprîmes tout le mal qu'avoit causé la fausse nouvelle de la victoire de l'ennemi. Il seroit difficile de rendre le tumulte qu'il y eut dans cette ville, au bruit qui s'y répandit de la déroute totale de notre armée, bruit qui paroissoit confirmé par l'arrivée précipitée & dans le plus grand désordre d'environ dix mille de nos gens, parmi lesquels se trouvoient quelques chefs entraînés sans doute par le nombre & croyant la déroute réelle. Ce qui se passa alors dans cette ville est bien un exemple du peu de réflexion dont on est capable, quand une fois la peur s'est emparée de nous. Tous ceux qui revenoient de la bataille, ceux qui n'y avoient pas été, femmes, enfans, tout ce qui étoit enfin dans Dol, se figurant voir l'arrivée de l'ennemi sous peu d'instans, ne songeoit qu'à fuir, comme si l'on avoit eu un endroit à pouvoir se retirer en sûreté, surtout avec ses

bagages, &c. &c. Et l'on vit ainsi les canonniers se donner les soins les plus ardens & les plus tumultueux pour sauver le parc d'artillerie & tous les caissons. Ceux qui avoient des charrettes ou des voitures employoient tous leurs efforts pour les faire atteler & diriger du côté de Dinant, chemin opposé à celui par lequel l'ennemi victorieux étoit censé devoir arriver, mais qui conduisoit à une autre ville ennemie. Dans les rues que de victimes, tant la foule s'y pressoit en tout sens ! On se culbutoit, on se fouloit aux pieds à un tel point que dans nombre d'endroits les tas de morts formoient des degrés, qui servoient à passer par dessus les charrettes dont les bêtes d'attelage étoient étouffées, le tout faisant un chemin dont la pente se trouvoit insensible avec le niveau de la rue. Ce jour là on vit des mères que la peur avoit tellement égarées que, pour mieux fuir, elles jettèrent leurs enfans dans des buissons hors de la ville. J'ai oui dire à ceux qui s'étoient trouvés dans Dol à l'instant de cette crise terrible, qu'il étoit impossible de se faire une idée juste de ce cruel moment, dont l'anxiété fut encore augmentée par la rapacité des patriotes de la ville, qui profitèrent de ce trouble & le rendirent plus considérable en pillant les Royalistes dans les maisons & dans les rues. J'y perdis trois chevaux, presque tous mes équipages, & un domestique que je n'ai jamais revu.

" Nous comptions au moins nous reposer & être tranquilles quelques jours, après une victoire si long-temps disputée & si complète ; mais il s'en fallut de beaucoup. Dès le lendemain matin, huit heures, nous fûmes instruits que l'ennemi venoit nous attaquer."

Dans l'affaire qui suivit celle dont je viens de parler, les Républicains ayant été taillés en pièces, notre armée ne

fut plus vivement inquiétée dans ses marches, & après des fautes & des incertitudes continuelles pour sa direction, elle arriva au Mans. Là, l'oubli des dangers de notre position & la négligence de nos devoirs mirent le comble à notre infortune, & après une fuite insensée, nous nous arrêtâmes enfin à Ancenis, c'est-à-dire, ceux qui purent y arriver.

Décembre. — Le conseil de l'armée me proposa de passer sur la rive gauche de la Loire, pour savoir ce que devenoient nos gens à mesure qu'ils y arrivoient. Depuis le siège d'Angers j'avois une fluxion de poitrine & une fièvre continue ; néanmoins j'acceptai. Le bateau qui me passa disparut aussitôt que je fus descendu, & les gens qui étoient pour m'accompagner m'abandonnèrent. J'étois d'autant plus embarrassé que, la Loire étant débordée, je ne savois comment faire, de la presqu'isle où j'étois, pour gagner le plein pays, ce que je ne pus faire qu'en mettant mon cheval à la nage.

Etant à quelques centaines de pas dans les terres, j'appris que tous ceux des nôtres qui avoient réussi dans leur passage avoient été dissipés par l'ennemi. Je ne pus déterminer personne à retourner sur la rive droite pour donner de mes nouvelles, &, dans le vrai, il y avoit impossibilité. J'essayai de pénétrer où je supposois que pourroient être La Roche-Jaquelin & Stofflet ; mais quelle difficulté ! une nappe d'eau couvroit toutes les prairies. Deux rangs d'arbres m'indiquent le chemin, je le prens ; mais mon cheval est bientôt obligé de nager, & ne trouvant plus terre, je retourne, & passe par les prairies pour suivre quelques jettées de fossé qui paroissoient encore. Mon fidèle Imof, domestique Suisse, me fut d'un grand secours ;

secours ; car ayant été forcés de nous séparer de nos pauvres chevaux qui étoient tombés dans des fossés en voulant passer sur des planches très-étroites, ce brave homme eut la complaisance de porter mon manteau, une partie de mes armes, & de me soutenir encore, car j'étois exténué.

TABLE DES CHAPITRES DE LA TROISIÈME PARTIE.

CHAP. IV.—Prise de Beaupreau par les Royalistes. Bataille du Coudrai-Montbeau, gagnée par les Royalistes. Autre combat le soir du même jour : les Royalistes sont encore victorieux. Trahison découverte & non punie. Les Républicains sont battus sous les murs de Chollet. Prise de cette ville, reprise à l'instant par les Républicains. Dévouement de la Comtesse de Bruc. Motifs qui ont souvent déterminé les Généraux Républicains à déguiser la vérité.

CHAP. V.—Arrêtés sollicités par le Général Républicain. L'Auteur Royaliste est chargé de se transporter au Pays de Charette & de l'Armée du Centre. Il trouve ces deux Armées réunies. L'Armée du Centre se retire mécontente. Charette se fait nommer Général en Chef des diverses Divisions de son Pays. Projet de l'Auteur de faire nommer Charette Généralissime de toute la Vendée. Bataille de Beaupreau, perdue par les Royalistes. Mort de l'infortunée Comtesse de Bruc. L'Armée d'Anjou battue arrive à l'Armée du Centre.

CHAP. VI.—Richard prend la ville de Cérisai. Il se réunit à l'Armée d'Anjou. Prise de Bressuire par l'Armée d'Anjou. Nomination des Chefs de l'Armée. Prise d'Argenton-Château par la même armée. Acte de justice dans cette ville. Pourquoi il est mémorable. Haxo est tué. Réflexion à ce Sujet. Observations sur une conversation de Turreau avec le Chevalier de la Cathelinière. Quel est le plus grand fléau qu'ait éprouvé la République.

CHAP. VII.—Bataille du Fief des Houleries, gagnée par l'Armée d'Anjou. Arrivée de Bernard de Marigny. Son Ambition. Moyens qu'il employe pour parvenir à ses fins. Son caractère. Attaque infructueuse de Mortagne par les Royalistes. Détachement Républicain taillé

Sentimens qui lui sont dûs. Parallèle de la conduite des Républicains. principalement sous le commandement de Turreau, avec celle des Vendéens.

CHAP. XII.—Combat de Léger. Prise du Camp de Ragon près Nantes. Prise du Camp de Sorinières. Division parmi les Chefs au sujet du *Papier-Monnoye*. Refus de Richard relativement à la circulation de ce Papier dans son Armée. Charette soutient Richard dans ce refus. Arrêté du Château de Beaurepaire adopté par l'Armée de Charette & celle du Centre contre Stofflet. Motifs qui ont déterminé cet Arrêté. Il ne produit pas l'effet attendu. Fleuriot se trouve en opposition avec son neveu Charette. Charette abandonne les intérêts de son oncle. Ambition de De Bruc & sa conduite. Expédition nocturne pour enlever différentes personnes.

CHAP. XIII.—Proclamations des Républicains. Leur effet. Ils publient une Amnistie & se tiennent sur la défensive. Cette Amnistie donne lieu à des communications. Quel en est le Motif. Charette est leurré par de beaux Projets. Il convient d'un Armistice avec la République. De concert avec l'Armée du Centre, Charette envoye De Bruc & Béjorry à Nantes pour entamer les négociations avec les Républicains. Réflexions de l'auteur quant à cette paix. Dans quelle situation étoient les Républicains au moment de l'Armistice. Détresse de la ville de Nantes. Moyens faciles qu'il y avoit alors pour s'en emparer.

CHAP. XIV.—On se rend à la Jaunaie pour les Conférences relatives à la paix. Ouverture du conseil. Comment se Conseil est composé. On propose de convoquer l'Armée d'Anjou. Comment cette proposition est reçue. Première Connoissance du traité, & dans quelque forme. Discussions sur différens articles. Arrivée des députés Bretons parmi lesquels étoit Cormatin. Les instructions de ces Députés. Motifs de Charette & de Cormatin pour faire la

Décembre.—Je ne ttouvai point La Roche-Jaquelin à l'endroit indiqué. Son monde ayant été dissipé par les Républicains, Stofflet & lui s'étoient heureusement sauvés & gagnoient leur pays. Je fus assez heureux moi-même pour passer à travers différens postes ennemis sans rien rencontrer, quoiqu'il fît jour. Des personnes de la suite de l'armée qui connoissoient le canton où j'étois, se firent un devoir de m'assister. En conséquence elles me conduisirent à une métairie isolée. Imof & moi nous y restâmes six semaines cachés hors de la maison dans un trou fait au milieu d'une meule de foin, après quoi ma santé s'étant rétablie contre toute attente, je repris assez de force pour gagner une forêt où je commençai un rassemblement. Il se fit à cette époque plusieurs autres rassemblemens à la faveur de divers incidens détaillés dans mes Mémoires. L'union & l'intelligence qui régnoient alors entre nous, nous firent réussir dans tout ce que nous entreprîmes : Charette même s'y prêtoit dans l'espérance d'y trouver son compte particulier d'après un plan concerté.

1794, *Février.*—La promptitude avec laquelle nous fîmes de nouveau la conquête de notre pays, ne peut être comparée qu'à la rapidité des flammes qui l'incendioient alors sur tous les points. Ce qui suit peut en donner une idée.

" Nous quittâmes Bressuire avec l'intention de marcher sur Argenton-Château, mais en prenant un chemin qui pût nous faire supposer d'autres projets. Un détachement de la garnison vint pour attaquer un bourg où nous étions. Nous battons les Républicains que nous reconduisons jusques dans Argenton, où nous entrons pêle-mêle

avec

avec eux ; le surplus de la garnison ne nous avoit pas attendu. Le bruit de tous nos tambours qui battoient continuellement la charge sur une grande largeur de terrain & en s'approchant toujours, les avoit jettés dans une confusion, que les ombres de la nuit augmentoient encore ; mais cette même obscurité nous empêcha de poursuivre l'ennemi plus loin qu'Argenton.

" Nous séjournâmes dans notre nouvelle conquête, & comme cette ville présente quelque défense quand on n'a pas d'artillerie, nous démolîmes les portes, une partie des murs, & nous mîmes le feu au château. Ayant trouvé beaucoup de provisions de bouche & une infinité d'autres choses, nous fîmes, comme à Cérisai, conduire le tout dans l'intérieur de notre pays ; & instruits que l'ennemi venoit pour nous attaquer, nous ne jugeâmes pas à propos de l'attendre ni d'aller au devant de lui, parce que nos soldats s'étant pour la plûpart chargés de butin dans les deux villes que nous venions de prendre, avoient quitté l'armée pour déposer chez eux ce qu'ils avoient enlevé à l'ennemi.

" Avant de quitter Argenton-Château, nous fîmes un acte de justice, d'après lequel notre conduite est bien en opposition avec tout ce que le Général Turreau dit de nous, & prouve d'une manière bien évidente les sentimens d'humanité qui étoient gravés dans nos cœurs. Un nommé Piquet, qui de soldat avoit été fait officier de cavalerie, après avoir passé dans la débauche une partie de la nuit qui précéda le jour de notre départ, assassina une femme, sous prétexte qu'elle étoit patriote. Aussitôt que nous eûmes connoissance de ce crime, Piquet fut arrêté, & son procès fait & porté sur nos régistres. Il fut con-

damné à mort & exécuté sur la place d'armes avant notre départ. J'étois du nombre des juges & présent à l'exécution. Voilà ce qu'on peut vraiment appeller *des faits positifs, des preuves matérielles*. Et dans quel temps nous conduisions-nous ainsi ? dans le moment même où toute la Vendée étoit en feu, & où cette terre malheureuse, abreuvée du sang de ses habitans, le regorgeoit de tous côtés ; & ce fléau cruel étoit en conformité des mesures sollicitées, obtenues & outre-passées par le Général Turreau.

" Mes lecteurs me sauront gré sans doute, de ne pas leur fatiguer sans cesse les yeux, & plus encore le cœur, en rapportant les détails de toutes les scènes d'horreurs dont nous étions journellement témoins. Les villes, les bourgs, les champs, les près, que dis-je? il n'est dans la Vendée aucun lieu exempt des crimes commis contre elle : aucune place qui n'ait donné le spectacle de quelque barbarie ; & aucun écho qui n'ait répété cent fois les cris plaintifs de vieillards respectables, de mères & de leurs enfans, tous déchirés & expirans sous les coups des bayonnettes. C'est cependant sur ce théâtre affligeant, & dont chaque point est fait pour courroucer, que nous donnons des exemples de justice & d'humanité ; & l'on voudroit par des calomnies nous enlever la seule chose qui nous reste après avoir tout perdu, la seule chose qui puisse nous dédommager de nos peines, de nos souffrances & de nos travaux, nous enlever l'honneur enfin ! Non, les Vendéens sont assurés du contraire ; ils ne peuvent en douter, puisque c'est leur cœur qui le leur dit, & ce témoignage vaut bien celui de leurs bourreaux. Mes crayons, foibles, mais guidés par la vérité, seront suffisans, j'espère, pour jetter du jour où l'on avoit répandu des nuages : & je sens en moi

que je suis autorisé à dire au Général Turreau que, dans la balance de l'opinion publique, son suffrage & le mien ne seront jamais d'un poids égal, dût-il joindre au sien celui de son confrère & ami Canclaux."

La conquête de notre pays faite, le surplus de la campagne fut généralement à notre avantage, & c'est au milieu de ces prospérités qu'il fut question de faire la paix, & quelle paix !

Février 1795.—" Répondez, ombre de Charette, répondez, vous qui végétez encore, ***, ***, ***, ***, & vos adhérens, vous à qui il n'a pas tenu que les lauriers de la Vendée ne fussent flétris, s'ils pouvoient l'être ! Quoi ! ces peuples se battent à outrance depuis plusieurs années pour leur Prince & leurs Autels : après toutes les horreurs d'une guerre dont il y a peu d'exemples, le fier Vendéen ne respire encore que les combats : la République désespérant de nous vaincre, désire enfin que la paix vienne terminer nos différens, & la première demande qu'on lui fait n'est pas le Roi ! Il ne peut y avoir d'excuse à cet égard. Eussions-nous été forcés de faire la paix, & sûrs d'être refusés dans cette demande, il étoit d'un Chef Vendéen de la faire.

Sur ces entrefaites arrivèrent à la Jaunaie Solhilac, Cormatin & un nommé Richard, envoyés dans la Vendée par quelques cantons Royalistes de la Bretagne. C'étoit une intrigue d'un autre genre, mais qui s'affilioit avec les projets que Charette ménageoit avec les républicains, & qui, dans le cas de rupture de ces derniers, devoit encore avoir son effet. Une députation arrivant de la Bretagne, tous mes soins se portèrent à savoir précisément le fond de leur mission. J'étudiai principalement Cormatin, parce

qu'il paroissoit être à la tête de la députation. Ses mouvemens, son agitation continuelle, les grouppes qu'il rassembloit autour de lui & qu'il péroroit, me mirent bientôt à même de voir qu'il vouloit la paix, & que c'étoit le but de toutes ses intrigues. Le développement s'en trouve dans la digression suivante."

Il se tint plusieurs conseils orageux dans les intervalles desquels on ourdit mille trames trop longues à détailler ici ; ce qui suit est plus que suffisant pour constater leur réalité.

" Mon observation fut goûtée, & tous les honnêtes gens qui étoient là se recrièrent contre cette façon perfide de présenter les choses. Il y eut dans ce moment un tumulte affreux ; les adhérens à la paix se permirent même des propos qu'ils auroient pu payer cher ailleurs. Dupérat fut obligé de redresser Fleuriot, qui, ainsi que son neveu, s'autorisoit de quelques cavaliers qu'ils avoient avec eux, & des républicains dont ils se seroient fait soutenir dans le besoin. Aussi pendant presque tout le temps que durèrent les conférences, eûmes-nous le désagrément d'être tourmentés par une infinité d'insectes fangeux, qui bourdonnoient continuellement dans les salles de La Jaunaie. On avoit fait venir jusqu'à des goujats de l'armée pour vociférer la paix. Ils crioient, clabaudoient & disoient tout haut, qu'il n'y avoit généralement que ceux qui ne paroissoient jamais au combat qui insistoient dans ce moment pour la guerre, de sorte que cette infâme cabale auroit voulu même faire un point & une preuve d'honneur d'opiner pour la paix . . . .

" Après la tenue de ce dernier conseil, me trouvant dans la chambre de Charette avec la personne qui étoit venue lui apporter les premières propositions de paix à Belleville, Charette me fit des reproches de ce que j'insistois pour la

guerre, m'engageant obligeamment à me prêter à la paix. Je lui dis, que je croyois la paix vraiment ruineuse pour le Parti, que j'en avois la conviction, & qu'ainsi je ne pouvois, ni ne devois opiner contre ma façon de penser. Je lui observai ensuite, qu'une chose m'étonnoit de la part de ceux qui vouloient la paix : c'étoit de n'avoir pas, dès le premier article, fait la demande du Roi ; que dût-on être refusé, l'attachement à notre Prince & la décence en faisoient la loi. J'ajoutai avec le ton le plus pénétré, & vraiment j'avois l'âme déchirée, que j'avois vu avec douleur le peu d'intérêt que nous semblions prendre aux Bourbons ; que dans les propositions que nous avions faites aux républicains, le nom de cette auguste Maison n'étoit pas même prononcé une seule fois. Charette alors changea de ton, & me dit avec aigreur, qu'il ne voyoit pas que, pour censurer les autres, j'eusse tant fait moi-même pour les Bourbons. Je lui répondis, que c'étoit parce que ma tâche n'étoit pas remplie, que je voulois continuer à les servir, & je me tus, sachant qu'il n'y avoit pas sûreté pour moi d'en dire davantage.

" Le personnage dont j'ai parlé, & qui étoit présent à cette scène, fit sa cour à Charette en relevant les avantages de la paix, & en me parlant d'une manière désobligeante, ce qui me parut d'autant plus étrange que, nous étant trouvés ensemble à Clisson lors de la première ambassade en revenant de Belleville, il me témoigna à quel point il avoit été surpris de trouver Charette si fort au dessous de sa réputation, par le peu de moyens que l'on appercevoit en lui dès la première fois que l'on discutoit quelque intérêt, & même dans sa conversation ordinaire, & combien il déchéeroit dans l'esprit des représentans quand ils l'auroient vu de près. Il me dit aussi que tout ce qui l'environnoit

lui avoit paru plus que foible, & qu'il n'étoit plus surpris du peu de progrès de Charette, malgré les occasions sans nombre qui s'étoient présentées. Pour faire passer sa critique, il me dit particulièrement des choses flatteuses sur ma manière de voir les événemens. Enfin notre conversation, qui fut longue, car nous passâmes la soirée seuls, sembla lui donner une telle confiance en moi, qu'il me fit la lecture d'une proclamation qu'il avoit faite & qu'il avoit envie de répandre dans notre pays. Elle étoit astucieuse, je lui fis sentir honnêtement que je m'en appercevois, & que ce seroit manquer au droit de gens s'il la publioit.

" Cet homme caméléon me surprit donc au possible, quand je vis qu'il avoit le front assez large, & qu'il étoit assez impudent pour en agir ainsi avec moi relativement à Charette, & en sa présence, après tout ce qu'il m'avoit dit de lui. Ainsi un nouveau sacrifice à mon Roi fut celui de recevoir impunément jusqu'au coup de pied de l'âne. Cet intrigant, qui a changé de parti plus souvent qu'il n'y a de jours dans la semaine, & qui a la fureur de vouloir jouer un rôle à quelque prix que ce soit, est un négociant de Nantes, qui a toujours été l'objet du mépris de ses concitoyens par la vie la plus immorale & la façon de penser la moins délicate. Ce que j'en dis est assez pour le faire connoître, & pour que la génération présente le montre au doigt. Il ne vaut pas l'honneur d'être nommé."

On entrevoit avec quelle fureur s'agitoient ceux qui vouloient la paix. Cormatin étoit un des plus convulsifs de la bande ; ce qui suit peut en faire juger.

" Pendant ce temps je me promenois dans le jardin de la Jaunaie avec Solhilac & Cormatin. Ce dernier, d'après la résistance soutenue que j'avois opposée au traité,

craignant mon influence sur l'armée d'Anjou, employoit dans ce moment tous les moyens qu'il croyoit propres à me faire changer d'opinion."

" Solhilac laissa parler Cormatin, après quoi, lorsque ce dernier crut avoir dit tout ce qu'il jugeoit nécessaire pour me convaincre, Solhilac, sans me donner le temps de répondre, lui dit d'un ton d'impatience : *Mais, Cormatin, je suis pétrifié de votre manière de parler. Nous sommes envoyés ici seulement pour savoir si les bruits relativement à la paix étoient vrais, & non pour en traiter. Au contraire, au cas qu'il soit question de la paix, nous sommes chargés de faire le possible pour en empêcher, en disant aux Chefs Vendéens, que si définitivement ils traitoient, la Bretagne, quoiqu'abandonnée par eux, feroit néanmoins la guerre.*

" Ce peu de paroles fut pour moi un trait de lumière, & me tournant du côté de Solhilac, je lui dis avec vivacité : *Je vous ai toujours reconnu pour honnête homme, Solhilac ; si vous l'êtes encore, vous irez rendre compte à Stofflet du sujet de votre mission, & quand ? à l'heure même qu'il tient conseil avec les Chefs de son armée.* Cormatin m'interrompit brusquement en me disant avec exclamation : *F . . . . , Beauvais, vous mettez le feu aux étoupes.—F . . . ., Monsieur,* lui répondis-je, *on n'en peut trop brûler, quand c'est pour le Roi.*

" Pendant cette discussion, la promenade se continuoit, & quand on fut au haut de l'allée, au lieu de retourner, je pris du côté de la porte vitrée pour sortir du jardin, au grand mécontentement de Cormatin, qui fut obligé de nous suivre. Pour lors avant de monter le peu de marches qu'il y a, je pris Solhilac par le bras en lui répétant avec l'expression du plus vif intérêt ce que je lui avois déjà dit.

A peine arrivé dans le sallon, j'ouvris une porte à droite & le fis entrer. C'étoit la chambre où Stofflet étoit au conseil. Solhilac répéta avec franchise tout ce qu'il avoit dit dans le jardin, ce qui produisit le plus grand effet. Cormatin étoit entré, croyant lui en imposer. Il eut l'humiliation de recevoir en personne un démenti public. Stofflet lui dit, qu'au surplus, il eût à montrer ses pouvoirs. Il balbutia, & ne montra rien. Dans ce moment plusieurs chefs de division des plus accrédités ayant mis la main sur la garde de leurs sabres, jurèrent qu'ils couperoient le cou au premier J. F. qui oseroit parler de la paix. Quelques-uns des officiers déjà gagnés par les républicains, voyant que les affaires prenoient une autre tournure, furent circonspects.

" Stofflet, qui ne vouloit pas se hasarder à donner un refus formel sous la tente, envoya Bérard à Nantes pour informer les républicains de l'opposition qu'il trouvoit dans son conseil, & fit demander aux représentans, qu'ils n'insistâssent pas sur la reconnoissance de la République . . . Mais, comme il prévoyoit la réponse qu'on lui feroit, & qu'il étoit sûr des dispositions de ceux qui l'environnoient, il se tenoit prêt pour son départ précipité. Aussi lorsque Bérard arriva de Nantes vers les onze heures du matin, à peine fut-il instruit du résultat de son voyage, qu'il se fit donner son cheval, puis cria : *à cheval, cavaliers,* & le chapeau à la main, au-dessus de sa tête, *vive le Roi.* Outre les cavaliers de Stofflet, la cour étoit garnie de cavaliers des deux autres armées Royalistes qui crièrent tous ensemble, *vive le Roi, vive Stofflet,* en présence d'une infinité d'officiers & de soldats républicains que la curiosité avoit amenés au quartier des Royalistes."

Mars—

Mars.—La désunion parmi nous fut à son comble par la paix de la Jaunaie. L'armée d'Anjou attaquée sur tous les points de son territoire, cueillit encore des lauriers, puis enfin fut battue à St. Florent.

" Tous les bois autour de la place étoient coupés, de sorte que l'ennemi ne pouvoit être surpris; mais aussi nous pûmes distinguer aisément toutes ses dispositions. Nous avions mené avec nous une pièce de canon. C'étoit notre dernière: quelques-unes de celles que nous avions cachées avant le passage de la Loire étoient perdues par la mort de ceux qui en avoient le secret, & l'ennemi étoit maintenant en possession du surplus. Je pris les devants pour voir où je pourrois poser la pièce, & je m'arrêtai avec quelques cavaliers à peu près à trois champs de distance de la ligne ennemie que nous découvrions parfaitement & dans laquelle il paroissoit y avoir beaucoup d'ordre. Leurs tirailleurs qui n'étoient, qu'à un champ d'intervalle de nous, nous empêchèrent d'aller jusqu'au débouché du chemin, ce qui nous eût permis de nous étendre un peu sur notre droite & de les examiner sur tous les points. Ces tirailleurs nous incommodoient un peu, & il me tardoit que la tête de la colonne arrivât, dans la crainte que les cavaliers, qui étoient fort en évidence, ne fissent un mouvement rétrograde, ce qui auroit donné de l'audace aux tirailleurs qui se seroient alors avancés, peut-être encore soutenus de quelque cavalerie, & nos soldats voyant nombre de nos cavaliers revenir en désordre, auroient pu s'y mettre eux-mêmes; car il en est de l'armée la plus brave comme d'un cheval fougeux: il hazarde tout, entreprend tout ce qu'on lui demande; mais aussi un rien lui fait ombrage.

" Stofflet arriva avec l'armée, & chacun paroissant disposé à bien faire. Il me fit approcher la pièce d'un champ plus près que celui où je l'avois fait mettre en batterie; ce qui avoit deux grands inconvéniens. Le premier, parce que j'étois beaucoup plus bas, & qu'à raison de cela, pour ne pas toucher nos gens quand ils seroient déployés, je ne pouvois tirer que sur un coin de l'aîle droite de l'ennemi sur la hauteur. Le second, c'est que pour peu que nous eussions de désavantage, la pièce étoit nécessairement perdue, en ce qu'elle étoit comme livrée, n'étant pas à plus de 150 pas de distance de la première ligne de l'ennemi, distance trop courte, en cas de malheur, pour pouvoir embrêler & atteler.

" Stofflet déploya sa colonne au débouché du chemin dont j'ai parlé, & sous le feu de l'ennemi qui n'avoit point de canon. Suivant moi, c'étoit le cas de ne pas déployer entièrement sa colonne, mais au contraire de s'avancer sur l'ordre profond dans la proportion de la phalange. Des retranchemens sans fossés, faits avec quelques pierres entassées à hauteur de ceinture n'étoient pas capables d'arrêter nos soldats, & l'attaque se faisant avec impétuosité sur la droite ou sur la gauche avec quelques fausses attaques ailleurs, l'ennemi n'eût pas eu le temps de renforcer le point sur lequel nous serions tombés, lequel eût été emporté d'emblée, & cette manière eût suppléé au défaut de poudre. Au contraire, en formant sa ligne sur l'étendue de la circonférence qu'occupoit l'ennemi, ce dernier conservoit l'avantage de ses retranchemens, puisque notre ligne se trouvoit partout trop foible pour les forcer; & à ce premier désavantage, joignant celui de n'avoir pas suffisammment de cartouches pour faire un feu vigoureux &

soutenu qui eût pu ébranler l'ennemi dans quelques endroits, nous devions perdre la bataille.

"Nos soldats s'avancèrent & chargèrent à leur manière accoutumée ; mais quand ils furent assez près pour pouvoir distinguer parfaitement les retranchemens de l'ennemi, ne se sentant pas assez forts pour les forcer, ils se retranchent eux-mêmes comme ils peuvent, mettant pour la plûpart un genou à terre, & dans cette posture, répondant bravement au feu des Républicains. Aussitôt que je m'en apperçus, je dis à Herpin, sergent d'artillerie qui étoit à côté de moi : *Mon ami, la bâtaille est perdue, nos gens s'arrêtent au lieu de marcher aux retranchemens, bientôt ils vont manquer de cartouches & battre en retraite.* Ce sergent, (c'étoit le même qui s'étoit conduit si bravement à Doué) me demanda aussitôt l'ordre d'embrêler la pièce. Je lui dis que ce mouvement fixeroit le moment de la déroute, & que je préférois perdre la pièce à me voir imputer la perte de la bataille.

"Ce que je craignois n'arriva que trop-tôt, comme je l'avois prévu ; notre monde, faute de munitions, soutint à peine une demi-heure le feu de l'ennemi, & chacun se retirant du combat après avoir épuisé ce qu'il avoit de cartouches, la déroute devint bientôt générale. Nous voulûmes alors embrêler notre pièce ; mais comme elle étoit, ainsi que je l'ai dit, exposée à tout le feu de la ligne ennemie, qui le dirigeoit en partie sur nous pour gêner le service, plusieurs canonniers avoient été blessés ainsi qu'une partie des chevaux de trait malgré leur éloignement, & l'on ne put agir avec assez de promptitude. Cependant elle étoit au moment même d'être embrêlée, lorsqu'un canonnier qui tenoit l'assût sur son épaule, le laissa tom-

ber. Je lui mis mon mousqueton sur la poitrine, & je voulus le tuer. *Je suis blessé*, me dit-il ; en effet il venoit de recevoir une balle à l'épaule. Les Républicains arrivèrent alors de tous côtés, se dirigeant sur la pièce ; c'étoit à qui auroit l'honneur de la prendre. Nous fûmes donc obligés de nous retirer, & nous n'étions pas encore hors du champ, que plusieurs Républicains l'avoient déjà touchée en criant, *Vive la République.* C'est ainsi que j'eus la douleur de me voir arracher notre dernière pièce d'artillerie, reste d'environ quatre cens gagnées sur l'ennemi, & l'honneur de commander les derniers coups de canon que la Vendée expirante tiroit encore pour le rétablissement de la Monarchie."

Après cet échec l'armée d'Anjou se préparoit néanmoins à faire de nouveaux efforts, lorsqu'elle fut invitée par les Bretons à se faire représenter aux conférences qui devoient se tenir chez eux relativement à la paix, à faire avec les Républicains. L'armée d'Anjou m'honora de sa confiance, & je partis avec quelques autres personnes aussi bien pensantes que moi. Les bornes que je me suis prescrites ici ne me permettent pas d'entrer dans le labyrinthe des choses qui se passèrent. Mon opinion développée dans le Conseil, ainsi que quelques-uns des événemens subséquens donneront des lumières à cet égard, auxquelles le peu de lignes qui suivent peut servir de préambule.

" Enfin tel étoit l'aveuglement de Cormatin & de quelques autres, que, sur l'avis certain que nous eûmes de plusieurs vaisseaux Anglois, qui se montroient sur la côte avec l'intention d'y verser quelques secours si l'on se montroit pour les recevoir, chose très-aisée alors, il fut, au contraire, résolu qu'on les refuseroit, & Frotté se char-

gea (1) d'aller à bord de l'escadre dire au commandant de se retirer, parce que dans ce moment on traitoit de la paix."

---

(1) A cette époque il n'étoit pas encorc Général; seulement, en avance des services qu'il alloit rendre, le Général Puysaie venoit de lui accorder au nom du Roi le brevet de Lieutenant Colonel d'infanterie à la place de celui de sous-lieutenant qu'il avoit alors, & il partit d'Angleterre avec des pouvoirs de ce Général pour la Normandie, lesquels il présenta d'abord au Conseil des Royalistes de Bretagne où ils furent reconnus & visés pour valoir; après quoi il se rendit à l'endroit de son commandement qui avoit été précédemment insurgé par La Roque & autres.

Depuis ce temps le Parti s'est accru considérablement dans cette province, au point, enfin, où nous l'avons connu. Cependant dans le nombre des expéditions qui ont eu lieu, j'en vois une qui me fait de la peine, c'est l'incendie de la ville de Tinchebrai. Ah! comme une action pareille me semble impolitique! Sûrement quand les Républicains brûlèrent le premier bourg dans la Vendée, nous devions brûler au moins une ville ennemie, & il est à croire que toute la Vendée ne seroit pas en cendres aujourd'hui. Mais les Républicains honteux eux-mêmes de ces procédés horribles & désastreux, s'étant donné de garde de les employer en Normandie, n'étoit-il pas très-irréfléchi de les autoriser à des représailles en ce genre, & de courir les risques de faire réduire à la mendicité la plus riche de nos provinces.

Si la guerre civile recommence, ce que je crains plus que je ne désire par les raisons que j'ai données, les propriétaires de la Normandie dans toutes les classes, furieux, comme je sais qu'ils le sont, de l'expédition de Tinchebrai, verront-ils avec plaisir le commandement dans les mêmes mains qui ordon-

Voilà quelles étoient nos opérations à l'époque où de tous les côtés nos soldats ne demandoient qu'à se battre, & des provinces à se soulever. Ce fut l'ambition de Charette, mannequin de Cormatin qui en étoit un lui-même, qui fit prendre des mesures aussi fausses, & ils furent tout deux secondés par d'autres gens qui avoient des vues particulières, *inde mali labes.*

" Qu'attendez-vous donc, ambitieux Egoïstes, hommes jaloux & vains dont l'orgueil ne peut être égalé qu'à la petitesse de vos moyens ? Il faut vous le dire. Des gens ambitieux, mais qui auroient du génie, guidés au moins par leur raison & un jugement solide, au défaut de l'amour sacré du bien, loin de jalouser quiconque pourroit étendre les limites du Parti, favoriseroient au contraire ses efforts pour y parvenir, sachant que plus la République seroit occupée sur différens points à la fois, plus ils éprouveroient eux-mêmes de facilité dans leurs entreprises.

" Celui-ci ne voit encore en ce moment que sa province & ses états ; celui-là ne jettant les yeux que sur le petit canton où il est connu, croit du fond de quelque forêt donner seul le branle à tout l'Empire François, & si

---

nèrent cet incendie, &, dans ce cas, la province se levera-t-elle sur une grande étendue & sans factions pour & contre, surtout d'après d'autres mésintelligences connues ?

La Roque, vraiment homme d'un grand jugement, & dans la mort duquel le Parti a fait ce qu'on appelle une perte, étoit opposé à la ruine de Tinchebrai, & en a été puni le premier ; car ayant été pris & conduit au lieu où il devoit être jugé, il a été assommé en chemin à coups de crosse de fusil en essuyant mille imprécations à cause de cet incendie. Soyons donc plus sages à l'avenir.

vous voulez lui donner de l'argent autant qu'il vous en demandera, il vous promettra de mettre sur pied les armées les plus formidables, au lieu de la poignée de gens qu'il commande aujourd'hui. N'est-il pas aisé de voir que des cerveaux assez étroits pour ne juger que d'après l'horison qui les entoure, sont incapables d'embrasser l'étendue du projet qui peut nous faire réussir, & que l'esprit de jalousie qui les a fait s'isoler & des autres pays, & de ceux qui pouvoient stipuler pour eux, les portera toujours à n'avoir que des vues particulières & très-bornées que leur délicatesse seule empêchera de rendre personnelles. . . . . .

Opinion de l'Auteur, Député de l'Armée d'Anjou, lue en plein Conseil le Samedi 18 *Avril* 1795, *jour où l'on opina pour la Paix ou la Guerre.*

Messieurs,

Chacun de nous désire la paix, elle est d'autant plus à souhaiter que la guerre que nous faisons est une guerre civile qui d'un côté nous répugne, & de l'autre nous affoiblit plus qu'une guerre étrangère.

La paix que nous offre la République exige, pour condition première & essentielle au traité, que nous reconnoissions son gouvernement, ce qui n'est dans le cœur de personne. Mais pour les intérêts de l'Etat, pour parvenir au but que nous nous proposons de rétablir la Religion & le Roi, reconnoîtra-t-on cette République avec l'intention au fond du cœur de violer le traité lorsque l'instant nous paroîtra favorable, & de faire jusqu'à ce moment tous les préparatifs qui nous sembleront convenables ? Voilà la question sur laquelle nous avons à délibérer.

Avant de traiter le fond de la chose, examinons si nous pouvons donner notre parole avec intention de la violer.

Nos pères eussent peut-être rougi d'en faire un problême. Serons-nous moins délicats ? C'est sur l'honneur, c'est sur la foi des traités que tout repose dans l'Univers. Quelque mécontentement que l'on ait d'une puissance, on ne peut projetter ses avantages sur elle par un manquement à sa foi. Les loix de la politique ont leur terme, passé lequel ce n'est que perfidie. On peut amuser son ennemi, l'amener à des conditions qui lui paroissent avantageuses, & qui, dans le fait, lui soient onéreuses ; faire ensorte même, si vous voulez, que les clauses d'un traité soient telles que l'exécution de certains points soit difficile à ce même ennemi, afin de trouver jour à vous dégager aussi de ce qui pourroit vous être onéreux. Mais contracter un engagement précis avec l'intention formée dans le cœur d'y manquer, non, il n'est pas d'ennemi, quelque sujet que l'on ait de s'en plaindre, vis-à-vis duquel on puisse se permettre une telle perfidie. Ce seroit se mettre cent fois au dessous de lui. Il n'est point de peuple sur la terre qui puisse approuver un pareil machiavélisme, & les Chevaliers François accoutumés à être le modèle des nations surtout ce qui s'appelle *honneur*, n'iront pas marcher aujourd'hui d'un pas égal avec leurs ennemis, en se servant des vils moyens employés par ces derniers, en admettant, comme on le dit, qu'ils en fassent usage.

Quant au fond de la question, une paix momentanée & par laquelle on reconnoîtra la République, est-elle nécessaire au Parti du Roi ? Nous disons d'abord que cette reconnoissance ne peut absolument produire qu'un mauvais effet. La République ne perd pas une seule occasion de faire valoir ses avantages, de s'en donner même qu'elle n'a pas. Ses papiers publics ne sont remplis que de ses victoires. Aujourd'hui elle parle de traités avan-

avantageux pour elle avec des puissances qui la reconnoissent. Dernièrement elle a fait sonner bien haut son traité avec Charette; elle publiera sans doute avec la même affectation par toute la France & chez l'étranger la reconnoissance de son gouvernement par les Bretons, &c. &c.

Elle est donc bien puissante, cette République, diront ceux qui voudroient s'insurger, ou qui le sont même déjà. Charette s'est rendu : la partie de la Vendée qui n'a pas voulu en faire autant vient d'être écrasée, sans qu'il ait osé remuer pour la secourir; les Bretons saisissent avec empressement les mêmes avantages qu'on leur offre. Quel espoir de réussir avons-nous donc, en nous insurgeant pour le Roi? Voilà certainement les raisonnemens qu'on se fera & qui paralyseront les Royalistes.

Secondement. Pourquoi laisser par cette paix de la tranquillité à la République, dans un moment surtout où elle est déchirée dans son sein en mille sens contraires, & poursuivie chaudement par ses ennemis du dehors?

L'agitation, ou, pour mieux dire, le tumulte est à son comble à Paris; la disette y est extrême. Le peuple en accuse les affaires du temps, il menace la Convention, il demande un Roi; ce cri semble se propager d'un bout du Royaume à l'autre. Plus le sentiment pour le Prince a été concentré, plus il cherche à faire explosion, & nous prendrions ce moment pour reconnoître la République une & indivisible! Ce seroit donc pour l'aider à se soutenir plus long-temps.

Une partie de la Normandie, toute la Bretagne, le Maine, l'Anjou & tout ce qu'on appelle La Vendée, ces pays forment un ensemble des plus imposans & dont les habitans sont généralement dévoués au Parti du Roi.

Ils ont pour le Parti Républicain la haine la mieux prononcée ; dans toute occasion ils en ont donné des preuves éclatantes en versant généreusement leur sang pour l'Autel & le Trône. Quels avantages nouveaux ne doit-on pas se promettre de leur courage & de leur dévouement pour une aussi belle cause ?

Rester dans l'inaction, n'est-ce pas renvoyer aux frontières des troupes qui entraveront les coalisés, & qui fermeront encore plus étroitement la porte par laquelle peuvent rentrer nos Princes & nos Emigrés ?

Rester dans l'inaction, n'est-ce pas laisser respirer le Parti Républicain ? Partout les villes sont sur le point de se rendre faute de pain ; elles sont dans la misère la plus grande. Que la guerre recommence, & bientôt dans plusieurs on verra flotter le pavillon blanc.

Mais pour recommencer la guerre il faut des munitions, on n'a que très peu de poudre. Quand la Vendée s'insurgea, elle ne compta pas sur ses armes, elle n'en avoit pas. Elle commença la guerre avec des bâtons, & son courage seul lui procura des canons, des fusils & des munitions. Si elle n'eut à combattre dans la première quinzaine que des troupes mal aguerries, elle en eut d'autres en tête avant une augmentation sensible de ses moyens.

Au retour du passage de la Loire, l'armée étant dispersée, ceux qui rentrèrent dans la Vendée furent obligés de se cacher, l'ennemi tenant tout le pays. Les chefs qui avoient pu repasser, insurgèrent de nouveau. Le défaut de munitions, l'abattement d'un Parti vaincu, la présence d'un ennemi nombreux & aguerri, celle des citoyens qui étoient rentrés chez eux & qui surveilloient les Royalistes, tant d'obstacles n'empêchèrent pas ces Royalistes de s'assembler, de vaincre & de chasser leurs ennemis.

Ceux de nous qui restèrent sur la rive droite de la Loire, eurent infiniment plus de difficultés à surmonter. Ils ne connoissoient pas le pays, n'étoient pas connus des habitans. Dispersés, n'ayant presque aucun rapport entre eux, toujours chassés par un ennemi acharné à leur destruction, il a dû nécessairement s'écouler bien du temps avant que leurs progrès fussent sensibles ; mais enfin ils ont réussi. Les gens du pays qui n'attendoient que l'occasion de signaler leur zèle pour leur Religion & leur Roi, les ont secondés de toutes leurs forces. Des Emigrés sont venus ensuite y joindre leur courage & leur bonne volonté, & tous ensemble par leurs soins & leurs efforts ont élevé un Parti redoutable contre la République.

Aujourd'hui ce Parti qui s'est formé sans nul secours étranger reconnoîtroit la République ? Ce Parti s'y détermineroit dans le moment où son existence est certaine ? Oui, elle est certaine, son existence, & le Parti ne peut que s'accroître par la guerre, puisque la République nous demande la paix, & qu'elle en traite si complaisamment avec nous, n'exigeant que cette reconnoissance, annonçant des dispositions à se relâcher sur tout autre objet, & nous estimant assez peu pour faire briller ses trésors à nos yeux.

Si tant de motifs ne peuvent vous arrêter, & qu'il en faille encore d'autres, n'est-il pas évident que nous nous privons par cette paix des secours que nous promet l'Angleterre ? Quand M. de Puisaye, Général des Bretons nommé par les Princes, quand les Princes eux-mêmes nous annoncent la sincérité de ces secours, notre devoir n'est-il pas d'y croire & de faire tout ce qui dépend de nous pour les accélérer & les protéger ?—Si les secours

viennent, on les protégera, on les recevra, on s'en servira malgré le traité de paix.—Mais, il faut le répéter, cette violation projettée n'est qu'un parjure, un parjure déshonorant à nos propres yeux, à ceux de la France & de toutes les nations, & extrêmement dangereux pour les Royalistes, en ce que la République, si elle en a quelque connoissance, se croira en droit, & elle aura raison, de conspirer contre notre liberté personnelle & de faire pis encore.

La paix proposée est donc absolument nuisible au Parti, parce qu'elle nous prive des secours qui lui sont nécessaires, qu'elle produira le plus mauvais effet dans le public, qu'elle donnera du relâche à nos ennemis, des forces de plus à combattre aux coalisés, le temps & les moyens de séduire les campagnes par des écrits, des propos & de l'argent.

Cette paix, d'ailleurs, on ne peut se le dissimuler, est un chemin pour arriver au but, qui ne paroît bon & praticable qu'à quelques chefs, & qui déplaît au plus grand nombre.

On a voulu reprocher à quelques personnes de chercher à influencer les opinions. Quand d'un côté on s'agite en tout sens & qu'on parle avec chaleur, on est bien libre de l'autre de dire franchement & publiquement à ses camarades ce que l'on pense. C'est même un devoir dans cette circonstance où il ne s'agit pas moins que de reconnoître la République, c'est-à-dire, de renoncer à la liberté, publicité & hiérarchie de notre Religion, à l'intronisation du Roi, ainsi qu'à la rentrée des Princes de son sang & des fidèles & malheureux émigrés formant avec nous par notre ensemble les vraies colonnes de la Monarchie. Si dans une pareille occurrence, il est du devoir d'un simple

officier de l'armée de dire ce qu'il trouve au fond de sa conscience, à plus forte raison un officier général député de son armée, honoré de la confiance des Princes & porteur de leurs ordres, doit-il révéler les vérités qui lui sont apparentes.

La guerre seule peut éviter des divisions ruineuses pour le Parti, rapprocher des personnes éloignées par quelque ressentiment & prêtes à se réunir pour l'intérêt du Roi ; & si M. de Charette a fait une faute en traitant particulièrement, & qu'il veuille prouver qu'il n'a jamais entendu sacrifier l'armée du Roi en Anjou, c'est un beau motif pour reprendre aujourd'hui les armes, & qui convient mieux à la gloire de ce général que de les reprendre un jour en violant sa parole pour courir après des chimères, en n'employant alors que des prétextes futiles ou moins bien fondés.

Si la paix se fait, quand même tous les chefs à qui elle répugne y accéderoient & abandonneroient ainsi par foiblesse le Parti du Roi, il est constant pour tous ceux qui veulent ouvrir les yeux, que ces chefs perdroient toute la confiance du soldat, une partie même d'entre eux, la vie, & que les soldats sans chefs ou après s'en être donné d'autres, se battroient encore. Si cela n'arrive pas uniformément, ce sera en majorité, & la République gagnera ici ce qu'elle a gagné dans la Vendée ; elle aura désuni, & c'est beaucoup pour elle.

D'après toutes ces raisons, on voit combien la paix a d'inconvéniens, puisque sa base est de reconnoître la République, ne seroit-ce que provisoirement, l'armée a un chef sans l'avis duquel elle ne peut rien faire. Ce chef lui-même ainsi que l'armée ont des ordres à recevoir des Princes, & ils ne peuvent reconnoître une forme d'Etat

étrangère à l'ancienne sans des ordres exprès, surtout quand le gouvernement qu'on veut leur faire adopter, proscrit le Roi & ces mêmes Princes, ainsi que les fidèles François qui sont avec eux.

Sans vouloir jetter de nuages sur les sentimens de M. Cormatin que nous croyons parfaitement Royaliste, mais qui se trompe sur les moyens, nous observerons au Conseil que M. Cormatin ayant signé la paix à la Jaunaie & reconnu la République une & indivisible, ne peut opiner aujourd'hui, puisque son opinion est donnée, & qu'il a montré par sa conduite subséquente qu'il y tenoit.

En outre M. Cormatin a l'honneur de commander ici les Bretons par une commission du Général Puisaye au nom des Princes. Ayant signé la reconnoissance de la République, M. Cormatin, par ce fait, perd le commandement d'une armée royale ; car, Messieurs, vous ne pouvez supposer que ce commandement donné par M. de Puisaye au nom des Princes qui l'ont transmis au nom du Roi, soit pour reconnoître la République, mais bien au contraire pour la combattre.

Ainsi, Messieurs, l'estime particulière que nous avons pour M. Cormatin ne doit pas nous arrêter dans ce moment. Ce seroit une foiblesse des conséquences de laquelle nous rendrions compte à nos propres consciences, à la France & à l'Europe entière.

Il est donc nécessaire dans la circonstance, que Mr. Cormatin soit suspendu de son commandement jusqu'à nouvel ordre, & nous demandons au nom du Roi que, pour y parvenir, l'opinion de chacun soit écrite & donnée par *oui* & par *non*.

Et vous, Gentilshommes Bretons, Messieurs de la Normandie, du Maine & de l'Anjou, vous aussi, qui n'étiez

pas Gentilshommes & qui l'êtes aujourd'hui par vos nobles travaux, vous tous dont les sentimens sont si purs, vous nous serez témoins un jour de l'assertion que nous faisons en ce moment, que cette fatale paix, si elle a lieu, éloigne peut-être à jamais de leur patrie des Princes dont nous comblons les malheurs, & des familles désolées qui par les sacrifices faits à leur Religion & à leur Roi avoient lieu d'attendre tout autre traitement de notre part ; ou que le Roi, s'il n'est rétabli que par la Convention seule, ne sera jamais qu'un fantôme de Roi, incapable par son peu d'autorité d'arrêter des factions toujours renaissantes.

" La paix étant arrêtée, c'est-à-dire, le serment à la République que l'on reconnoissoit, Cormatin, pour ne pas passer un instant sans faire un acte de mauvaise foi, mit le sabre à la main, jura de reprendre les armes à la première occasion, & commanda de conserver jusqu'alors l'organisation établie, le respect à tous les chefs, &c. &c.

" Voilà celui qu'on appelle dans les papiers publics le fameux Cormatin. Il me semble que ce seroit un autre nom qu'il faudroit à la place. Si, d'après la paix qu'il avoit signée à La Jaunaye en violant les pouvoirs de ceux qui l'avoient envoyé, il fût venu en Anjou où il étoit jugé par un conseil de guerre, ainsi que ses complices, ou qu'il se fût tant soit peu enfoncé dans les terres du Parti Royaliste en Bretagne, nul doute qu'il n'eût été pris & fusillé comme il le méritoit ; mais il se donna bien de garde de s'aventurer un peu loin. Il eut, au contraire, la prudence de ne pas quitter les environs de Rennes. . . . . .

" Après la tenue de ce conseil on se transporta à L'Amabilais, pour signer le traité qui étoit préparé d'avance, car toutes les clauses avoient été discutées dans les conférences précédentes, la reconnoissance de la République étant censée arrêtée dès ce temps avec les Représentans, à qui l'on avoit dit que c'étoit une chose convenue parmi nous. De là ce contraste entre le consentement donné & les conversations particulières dont les Républicains étoient journellement témoins à La Prévalais, & de là la nécessité où Cormatin étoit de réussir dans le Conseil *per fas & nefas.*

" Le Comte de Sils n'étoit point allé à l'Amabilais pour la conclusion & signature du traité. Il faisoit faire, au contraire, ses préparatifs de départ à La Prévalais, afin de gagner promptement le Morbihan. Nous étions tous deux dans le sallon sur le canapé, causant des moyens de sauver la chose, lorsqu'on annonça le général Humbert. Celui-ci entra & donna au Comte une lettre de la part de Cormatin. Ce dernier très-inquiet de ne pas voir le général du Morbihan, avoit prié le général Humbert de venir lui-même, afin, je crois, de jetter un coup d'œil sur ce qui se passoit au château, surtout en cas de refus d'adhésion de la part du Comte de Sils. Le Comte ayant reçu & lu la lettre, monta dans sa chambre en annonçant qu'il alloit répondre. Humbert prit place à côté de moi, & nous causâmes de choses indifférentes. Après une demi-heure environ, le Comte revint en apportant la réponse qu'attendoit Humbert, qui partit aussitôt.

" Dès qu'Humbert fut sorti, le Comte de Sils me pria de monter avec lui dans son appartement. *Pourquoi*, me dit-il, *pourquoi, mon cher Beauvais, ne m'avez-vous pas suivi,*

quand

quand je vous ai quitté après la réception de cette lettre? Je lui répondis que, comme il ne m'avoit pas témoigné alors qu'il le désirât, c'eût été indiscret de ma part, surtout me doutant de ce dont il étoit question. *Ah! mon ami,* me dit-il, *vous m'auriez sauvé de la honte où je suis. J'ai perdu votre amitié, vous ne m'aimerez ni ne m'estimerez plus. Le Comte de Sils, sans pécher par les sentimens, a péché peut-être par trop de foiblesse.* Il me dit alors qu'il venoit d'envoyer par écrit son adhésion à la paix. *La Vieuville & ***. m'ont dit,* ajouta-t-il, *que dans la position où j'étois, je n'avois pas d'autre parti à prendre, qu'autrement je serois assassiné, parce qu'il étoit à croire qu'on me gardoit à vue ; & sur ce que j'ai repliqué que* vivre *étoit subordonné à l'honneur, ils m'ont dit que ma vie appartenoit au Roi, & que lui étant très-utile dans son Parti, il étoit de mon devoir de la ménager. Mais les Princes, ai-je dit, quelle idée auront-ils de moi? Ils ignoreront dans tous ses détails la circonstance où je me suis trouvé, & ils me mépriseront : quel témoignage aurai-je alors à leur donner? Le nôtre, m'ont répondu la Vieuville & ***. Ils m'ont fait ensuite cet écrit que voilà. Puis-je espérer que vous y mettrez votre signature, Beauvais?* Le pauvre Comte fondoit en larmes en me parlant ainsi. Je pris une plume, signai l'écrit & l'embrassai. Je me le reprocherois encore aujourd'hui, quoiqu'il soit mort, si j'avois été assez cruel pour ajouter inutilement aux chagrins d'un homme aussi respectable. Comte de Sils, vous qui par votre loyauté, votre bravoure, votre désintéressement, une délicatesse qu'il est difficile de peindre, & un cœur aimant, étiez fait pour n'avoir que des amis dans ce monde, recevez ici l'hommage que je vous dois, le seul que je puisse vous

rendre & qui soit digne de ce que vous étiez. Le peu de temps que j'ai passé avec vous a suffi sans doute pour vous graver dans mon cœur, de manière que votre souvenir s'y conserve aussi long-temps que durera mon existence.

" C'est une consolation bien douce, quand au milieu d'un tas d'hommes pervers, on trouve des gens tels que le Comte de Sils. C'est le seul dédommagement convenable aux contrariétés que les premiers font éprouver si souvent dans le cours de la vie.

" Dès le même soir que Cormatin fut revenu des conférences où il avoit signé la paix, il reçut des canonniers déserteurs qu'il faisoit provoquer depuis deux ou trois jours, et les fit conduire en cachette dans une chambre haute du château, dans laquelle je les suivis. C'est une espèce de commun, au dessus, je crois, des cuisines. Cormatin fit apporter du vin & le but avec eux dans le même verre à la santé du Roi. Sans contredit, cela auroit été une bonne action, si elle n'avoit été dégradée par tout ce qu'il avoit fait dans la journée."

Les Bretons ayant fait la paix, je m'en retournai dans la Vendée rendre compte à l'armée d'Anjou de ce qui venoit de se passer ; après quoi elle fut obligée elle-même de traiter avec les républicains. Mais en finissant ce léger apperçu de mes Mémoires, je crois devoir donner quelque connoissance de la conduite déloyale de Canclaux à cette époque, au moment où, d'après notre bonne foi, nous eûmes le malheur de ne pas mettre la sienne en doute, ce qui manqua de coûter la liberté à Stofflet & nombre d'autres que l'on tenta d'enlever. C'est ainsi que je m'explique dans mon ouvrage.

" Le surlendemain de mon retour dans la Vendée, j'arrivai à l'endroit où Stofflet se tenoit caché depuis la

tentative qu'on avoit faite pour s'emparer de lui, ainsi qu'on l'a vu par la lettre ci-dessus. Je sais qu'on n'agissoit pas de bonne foi avec les républicains. Je n'ai rien caché à cet égard, & j'ai nommé franchement les personnes qui, sacrifiant le Parti à leurs intérêts & manquant de foi à nos ennemis pour mieux réussir, doivent être en horreur aux Royalistes comme aux Républicains. Mais qu'avoit fait Stofflet pour que ces derniers se permissent d'agir aussi traîtreusement contre lui? Une suspension d'armes avoit été agréée ; c'est en ma présence que la convention en fut faite à la première conférence où j'assistai à l'Amabilais. Des Représentans du peuple se donnèrent la peine d'aller dans la Vendée pour en intimer l'ordre au général Canclaux, ce qui fut exécuté pendant leur séjour dans le pays. Pourquoi le général Canclaux tient-il une conduite plus qu'hostile après leur départ, en conservant les apparences de la paix, & en rompant clandestinement l'armistice par un coup de main nocturne? Dans quel code des nations un tel procédé se trouve-t-il? Dans les trois dernières constitutions qui viennent d'agiter la France, je ne vois rien de ce genre qui soit mis en principe. La Religion Catholique que vous professiez avec tant de ferveur, Canclaux, & de laquelle, loin d'être un martyr, vous vous êtes montré un des plus grands persécuteurs, en mettant à feu & à sang le pays qui se battoit pour elle ; cette Religion, dis-je, ne vous commandoit pas la violation des traités. La déesse de la raison, à laquelle vous rendez aujourd'hui vos hommages, n'a pas mis encore, je pense, de tels préceptes en usage. Seriez-vous un exemple de plus, & nous feriez-vous souvenir de nouveau que l'affectation dans les pratiques religieuses n'est souvent qu'une manœuvre adroite pour mieux

s'envelopper? Et vous êtes ambassadeur, m'a-t-on dit! Je crois une chose, général Canclaux, c'est que celui qui trompe les hommes & cherche à tromper Dieu, peut avoir la foiblesse de trahir son pays."

FIN.

20

